impACT

Les cahiers du Centre du Théâtre Action



#2 INTIME

L'EXPÉRIENCE DE L'INFIME ET DU SENSIBLE

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

LAURA BEUKER est chercheuse au Lentic, chargée de projets événementiels à la Maison des Sciences de l'Homme de l'ULiège et maître de conférences à la Faculté des Sciences Sociales. Elle a réalisé une thèse sur les intermédiaires publics du marché du travail (les conseillers-emploi et les facilitateurs) en Belgique francophone. Ses domaines d'expertise ont dès lors trait au marché du travail, aux intermédiaires qui composent ce marché et aux modes d'action collective qui entourent les nouvelles formes d'emploi.

RACHEL BRAHY est chercheuse et maître de conférences à la Faculté des sciences sociales de l'Université de Liège. Elle a publié en 2019 : «S'engager dans un atelier-théâtre». Cet ouvrage propose un examen approfondi des étapes créatives en atelier-théâtre et interroge la dimension politique contemporaine du théâtre action. Rachel Brahy est aussi co-fondatrice/coordinatrice de la Maison des Sciences de l'Homme MSH ULiège, professeure invitée à la Haute École de la Province de Liège et Haute École Libre Mosane, membre du Conseil scientifique de l'Observatoire des politiques culturelles et Vice-Présidente du Conseil Supérieur de la Culture.

ADLYNN FISCHER est autrice de bandes dessinées et illustratrice. Son travail est orienté vers des thématiques de genre, de sororité, de désobéissance et d'empowerment. Dans ce numéro, elle trace aux crayons et encres des portraits de femmes témoignant de leurs expériences au cours d'un atelier d'écriture non mixte.

CLÉMENCE GARNIER est étudiante en graphisme et illustration. Elle est aussi l'auteure du compte Instagram @les_vagabondes_feministes qui encourage, entre autres, la libération de la parole sur la sexualité, l'égalité des sexes et le développement personnel. Elle a adapté un de ses dessins pour la couverture de ce deuxième numéro d'impACT.

DAN KAMINSKI est professeur de criminologie à l'UCLouvain. Dans ce numéro, il intervient par le biais de la photographie, nous offrant un regard personnel dont l'esthétique se connecte aux universaux.

EMMANUELLE MÉLAN est chercheuse et enseignante à l'UCLouvain. Engagée et militante depuis près de vingt ans dans le milieu associatif féministe, elle y a d'ailleurs passé ces six dernières années comme chercheuse au sein de Solidarité Femmes asbl. Elle a notamment porté son regard sur l'accompagnement des victimes de violences conjugales, dans lequel les ateliers-théâtre avec les femmes ont une place singulière. La photographie est une autre grande constante dans sa vie.

CLAIRE VIENNE, diplômée du Conservatoire de Liège et en arts du spectacle à l'UCL, comédienne, ensuite comédienne animatrice et porteuse de projets au Théâtre de la Communauté, elle en est actuellement la directrice. Elle propose une démarche de création particulière et libre de toute systématisation.

LES PARTICIPANTES À L'ATELIER D'ÉCRITURE POUR REGARD(S) Laura Bejarano Medina, Théâtre des Rues, Bruna Bettiol, Alvéole Théâtre, Sophie Davin, Compagnie Buissonnière, Alba Izzo, Théâtre du Copion, Valérie Kennis, Théâtre de la Renaissance, Frédérique Lecomte, Théâtre & Réconciliation, Patou Macaux, Compagnie du Campus, Anne Mycinski, Théâtre du Copion, Hayat N'Ciri, Compagnie Barbiana, Carole Schils, Théâtre des Rues.

AINSI QUE Bernadette, Christine, Frosi, Julie, Michèle, Romina, Sara et Wendy, des Chanceuses, et Ignazia Abis de Solidarité Femmes.

SOMMAIRE

Contributions 2

Sommaire 3

Le mot du dirlo 4

Éditorial 6

LA FOCALE

Focus sur un projet de théâtre action 8
Creuser un sillon
CLAIRE VIENNE (THÉÂTRE DE LA COMMUNAUTÉ)

LATITUDE

Article d'analyse transversale 18
De l'intime au collectif : corps de femmes au travail
RACHEL BRAHY ET LAURA BEUKER

REGARD(S)

Carte blanche collective 30
Quelques mots sensibles. Échos féminins
LES PARTICIPANTES À L'ATELIER D'ÉCRITURE

CRÉ-ACTION

Valorisation d'une création théâtrale 44
Maux Bleus. Quand les mots frappent et délient nos propres certitudes
EMMANUELLE MÉLAN

Colophon 58

LE MOT DU DIRLO

Rendons visible le sensible.

Notre chemin d'impACT se construit, sûrement, lentement, ce numéro 2 ne vous laissera pas indifférent•e•s. Les mots, les phrases, les idées, sont autant de feux d'artifices que de territoires sans barrières, sans frontières. Malgré ce monde sous cloche, anesthésié, entouré de cellophane transparente, où nous sommes devenus en quelques mois des corps-troncs-zoomesques, gardant, malgré la situation anxiogène, le cap de vouloir construire, construire des projets. À chacune de mes apparitions, déguisé pour le coup en corp-tronc-zoomesque, la mèche de cheveux bien appliquée, le sourire comme une trace du jour, je me mets à regretter les postillons, les corps assis autour d'une table, une étreinte amicale, un geste, un bisou, un contact physique, un serrement de main, humain quoi ! Ou alors je me mets en mode nostalgique car l'art théâtral est devenu invisible à force de fermeture, d'absence de praticiens, de publics, de sonorités, de lumières. Tout cela me, nous manque évidemment.

Pourtant, nous continuons à travailler, fomentant ici et là des rêves, échafaudant des partages futurs, des horizons, éraillant d'un coup d'ongle l'incertitude de cette période pour remettre au goût du jour la certitude d'aller vers un quelque part autre que l'ombre des ombres de la covid. Tout cela pour vous dire que vous trouverez dans ce cahier une petite bulle d'espoir, quelque chose de vivifiant. Vous y côtoierez la force des fleuves, des rivières, la rudesse des montagnes, la beauté des espaces possibles où les voix de praticiennes de théâtre action incarnent le sensible, la magie, la volupté, le doute, l'espérance, le désespoir, les corps, les mouvements. Je vous invite à lire ces textes rassemblés, sans modération. Suivez de votre regard ce chemin tracé par ces femmes, comme si nous étions des oiseaux sans ciel cherchant un refuge (imaginaire) pour s'y poser. Prenez le temps de le lire. Prenez le temps de le humer, le savourer, le respirer, et côtoyez comme moi l'indicible. Ici le sensible semble ciselé dans une matière brute où la grâce de l'instant peut surgir inopinément et vous laisse sans souffle comme suspendu dans un entre-deux.

Oui, action de fierté que cet impACT #2 car synonyme de bonheur, de découverte, d'apprentissage, d'étonnement, de curiosité. On ne peut qu'être fier de ce travail invisible/sensible. Un vrai travail de conviction. La covid n'a pas tout anesthésié, heureusement.

Pour en terminer, je vais paraphraser l'incipit de Marcel Proust dans Du côté de chez Swann ; « Longtemps je me suis couché de bonne heure. » Et moi de dire : « Longtemps je me souviendrai de cet impACT #2 »

PATRICK LERCH



Ce n'est pas évident de jouer certaines scènes qui nous replongent dans les mauvais souvenirs, mais il faut en parler pour que cela n'arrive plus !

JULIE

ÉDITORIAL

INTIME. Se réfère à ce qu'il y a de plus important, de plus essentiel, de plus original chez une personne. Il s'agit de ce qui se situe ou se rattache à un niveau très profond de la pensée, de la réflexion, de l'expérience personnelle. L'intime concerne la vie privée, le foyer, le chez-soi et, du fin fond de nos bulles respectives, chacun a été amené à en faire l'expérience justement très individuelle depuis plusieurs mois, maintenant !

En effet, l'intime n'a certainement jamais été tant en résonance avec l'actualité. Mais, si l'intime reste généralement caché, impénétrable, gardé, il peut aussi se révéler, éclater au grand jour, documenter. Je ne parle pas ici de ce phénomène moderne qui fait apparaître les bouilles de nos enfants sur l'écran de nos réunions Zoom mais plutôt d'une idée bien plus ancienne transformée en slogan : Le personnel est politique ! Dans ce sens, l'intime offre à marier le privé au public. D'ailleurs, l'intime permet une appréhension directe, une saisie par le dedans d'une pratique, d'une réalité, d'un vécu. Dans ce sens, l'intime nous parle par intuition et d'intuition, sensiblement du sensible et révèle l'essentiel par ce qui semble, au premier abord, anecdotique. En cela, l'intime fait méthode. Il s'agit de lever le voile sur l'infime pour regarder vraiment ce qu'on ne voit jamais. L'intime pose également un regard sur le sexe, sur les sexes, sur le genre. L'anatomie ou les parties intimes sont mentionnées tantôt avec pudeur tantôt en se référant à leur profondeur typiquement féminine. L'intime est aussi le fruit de la liaison, des relations, de l'affection. C'est ce qui nous unit, c'est ce qui fait corps. Ainsi certains deviennent intimes ou sont intimement liés avec tout ce que ça engage, avec tout ce que ça dégage…

Dans ce numéro 2 d'impACT, nous avons pensé l'intime au regard de l'expérience de l'infime et du sensible. Nous avions pour projet initial de consacrer ce numéro aux expériences vécues par les participants d'ateliers de théâtre. Rapidement, il s'est avéré que les projets sélectionnés concerneraient des femmes et simultanément, nous avons réalisé que ce seraient également des femmes qui prendraient la plume pour relayer ces expériences. Ce numéro 2 s'est donc naturellement lové dans cette évidente conjoncture. Ici, vous trouverez donc des femmes qui parlent d'autres femmes et des femmes aussi qui prennent la parole en leur nom. Si l'exercice est indéniablement réflexif, il se veut également inclusif et tourné vers l'ouverture, le partage, l'invitation.

Dans la première rubrique, Claire Vienne revient avec justesse et poésie sur Le chemin des mères, un projet mené en 2015, au Maroc. La metteuse en scène pose son regard sur la rencontre avec six femmes réfugiées de la Côte d'Ivoire faite par le biais d'un projet théâtral. Avec elles, Claire a creusé un sillon pour retracer ce chemin qui les mena jusque-là. Un chemin semé d'obstacles, de trahisons, de violences et… de rires. Un chemin sur lequel elles ont porté leur enfant avec toute la détermination qui intime aux mères à le faire. À travers ce projet, vivre femme c'est aussi, voire avant tout, vivre mère.

Dans la rubrique Latitude, Rachel Brahy et Laura Beuker prennent de la hauteur en explorant la thématique de la médiation théâtrale. Comment le théâtre peut-il faire le pont entre le personnel et le politique, entre l'intime et le collectif ? Ancrée dans les observations d'un projet théâtral voué à faire parler les corps de femmes au travail, la réflexion menée par les deux chercheuses donne matière à cogiter sur la performance de ces corps. De la mise en mots à la mise en forme, en passant par la mise en sens, cette contribution fait l'éloge de l'ambigu et du mêlé, en rappelant que le théâtre offre à éclairer des réalités sans en faire la simple copie.

En troisième lieu, la rubrique Regard(s) peut fièrement assumer sa pluralité. En plein contexte pandémique, une dizaine de comédiennes-animatrices se sont retrouvées sur la toile pour échanger autour d'expériences vécues au féminin. Une rencontre proposée en non-mixité appréciée et questionnée dont résulte une mosaïque d'échos sur des vécus personnels. Chacune, à l'écran, dans notre petit carré, nous avons été croquées par la main talentueuse d'Adlynn Fisher qui immortalise cette drôle de rencontre par des illustrations originales en nuances de bleu.

Bleus sont également les Maux dont parle Emmanuelle Mélan dans la rubrique Cré-action. Par un texte fort et vibrant, Emmanuelle nous livre une lecture affutée des violences vécues par les femmes, toutes les femmes. Celles qui en témoignent ce sont les Chanceuses de l'ASBL Solidarité Femmes. Le spectacle Maux Bleus fait suite à quatre autres créations chacune menée en collaboration avec le Théâtre des Rues. Croisant témoignages écrits, analyse et illustrations photographiques, cette contribution rend compte de l'engagement intime de la chercheuse pour le sujet et de sa volonté de rendre compte d'une réalité complexe avec un souci de justesse et de respect. Un bel écho à la sororité.

A côté des photos d'Emmanuelle Mélan, nous retrouvons celles de Dan Kaminski qui a posé son œil masculin sur des femmes ou sur ce qui caractériserait la/les féminité(s).

Je profite encore de cet éditorial pour remercier très sincèrement toutes les contributrices qui ont participé à ce numéro, ainsi que mes collègues du Centre du Théâtre Action. La production de ce numéro s'est faite dans un contexte particulier et non sans rebondissements. Quel étonnement d'avoir pu mener ce projet avec tant de fluidité malgré tout ça et quelle joie d'avoir pu goûter au partage, à la solidarité et à la rencontre alors que cela nous manque si cruellement ces derniers temps. Merci à toutes pour votre confiance et votre engagement ! J'en estime très intimement la valeur !

CHLOÉ BRANDERS

CLAIRE VIENNE
THÉÂTRE DE
LA COMMUNAUTÉ

LA FOCALE

«CREUSER UN SILLON»

«LE CHEMIN DES MÈRES»
PROJET INTERNATIONAL FEMMES ET MATERNITÉS

CRÉATION : CLAIRE VIENNE
PRODUCTION : ROXANE STUBBE

Centre culturel «Orient/Occident» Rabat Octobre 2015.
«Durant deux semaines, à Rabat au Maroc, six femmes réfugiées de la Côte d'Ivoire participent à une création théâtrale menée par Claire Vienne. Au fil du processus de création, elles dévoilent progressivement leur point de vue sur la maternité : de la tristesse à la colère, de la colère au combat, sans jamais oublier de puiser leur force dans le rire».

«Le Chemin des mères» est un documentaire sur le processus de création de ce spectacle ainsi que sur les six femmes qui s'y livrent. La première projection du film aura lieu à Rabat, dans le cadre de la Journée internationale du migrant, programmée par l'Organisation internationale du migrant, en collaboration avec la délégation marocaine de Wallonie-Bruxelles International. Depuis il est régulièrement projeté (plus de 200 fois) et est suivi d'un débat dans différents cadres comme des écoles, des prisons, des associations,…



0
PROLOGUE

« On nous a donné la salle en sous-sol, celle qui était vide. Elle avait des petites fenêtres grillagées en hauteur. On avait pris quatre projecteurs dans nos valises et une toile, très grande. Dans un coin, il y avait quelques chaises, des coussins éventrés (rouges), desquels on a sorti des morceaux de mousses. Il y avait aussi de très grands miroirs et de la corde. Un matin, il a fallu alléger le présent, c'était difficile, trop difficile ce jour-là... Le lendemain, On a apporté des grandes feuilles et des marqueurs, les femmes ont dessiné des silhouettes, elles ont raconté l'histoire de cette silhouette.

Mireille a dit : «C'est une petite fille qui est née à Abidjan, à Youpougon. Le 10 avril il y a eu la guerre, les bombardements, il y a eu des tirs, il y a eu des enlèvements, il y a eu des corps qui brûlaient partout. Sa famille a décidé de sortir du pays, c'est comme ça qu'ils ont pris la petite et qu'ils sont partis sur la route… Ils ont marché, marché, marché, ils ont dit le cas de l'enfant est très grave...».

Le lendemain, pour alléger un peu plus encore, on a pris les coussins éventrés, de la toile, de la corde et on a fabriqué des poupées. La poupée s'est mise à parler, à raconter l'histoire de la petite fille.

«… Le cas de l'enfant est très grave, ils ne peuvent pas s'occuper de ça, l'enfant doit partir aux urgences, voyant qu'ils n'avaient pas d'argent, ils ont décidé de quitter le Ghana...».

La comédienne a déposé la feuille au dessin de l'enfant et la poupée représentant l'enfant pour parler d'elle-même et son enfant ;

«... Nous sommes partis au Togo, puis du Burkina au Mali, du Mali en Mauritanie, arrivés à la frontière du Maroc, ils nous ont refusés, l'enfant était trop malade, il était déformé (…) ».

1
« LE CHEMIN DES MÈRES »

Comme une histoire d'amour... Nous sommes toutes timides, moi la première, il a fallu composer avec nos timidités... C'est un moment délicat, fragile, maladroit. Nous sommes elles et moi arrivées comme des blocs de granit, fermés, cadenassés, mais présents. Il a fallu faire des premiers pas... Vers une rencontre... Il a fallu prendre le temps... établir un premier contact. Et puis... À partir du réel, accepter de perdre un peu pied, accepter de ne plus être sur un sol lisse, rassurant. Accepter de se modifier, modifier nos croyances, modifier la direction, lâcher prise, s'engager.

2
UN ESPACE

Dans cet espace de création, il a fallu accueillir l'autre, sa différence, son énergie, ses croyances, il a fallu faire entrer la vie. Venir déposer nos vies « sans intérêt ? »

Marie-Josée a dit : «pour qu'on sache que tu es là...»

Elles se cogneront, se bouleverseront.

Marie-Josée a dit : «c'est une bonne chose la colère, c'est bon...»

La vie entre dans l'espace de création avec fracas, énergie, force. Elle nous déstabilise, modifie nos convictions, nous entraîne à lâcher prise. Elle crée un besoin, celui de s'exprimer, de provoquer.

Mireille a dit : «tous les enfants sont gardés par des mères alors tu te demandes : pourquoi je suis une femme ? »

Ressentir que nous sommes en vie, éprouver, apprendre à faire confiance. Chercher à savoir, chercher à me comprendre, comprendre ce que je veux dire. Apprendre à tricher et avoir le luxe de me cacher derrière ce personnage qui parle pour moi, revendique pour moi, pleure à ma place, rit avec moi. Mais, Surtout apprendre à rire de moi.

Fanta a dit : «Quand je suis ici comme ça, je ris. Quand je rentre à la maison mon visage change... ».

Ce que je veux dire est différent de ce qui se cache en moi, c'est troublant, tout s'enchaîne. Ma partenaire de jeu se sert de moi pour dire, elle aussi, ce qui est caché en elle, en nous. (Découvrir que le théâtre est un jeu de cache-cache). Trouver ce qui est dissimulé derrière des couches, me donner la permission, lui donner la sienne.

Ruth a dit : «Souvent, parler ça libère, ça permet de t'exprimer, ça fait que tu te fais écouter par d'autres personnes, ça fait plaisir (…) souvent les personnes gardent les problèmes dans leur cœur (…) ».

Prendre le temps que les histoires mûrissent, prennent vie, corps, chercher, mais. Jusqu'où peut-on aller ? Au théâtre, peut on tout dire, tout faire... Peut-on oser parler de la vie ? De nous ?

Et puis un jour, Mireille a dit : «C'est l'histoire de Mireille, Mireille et ses 3 enfants».

Nos vies intéressent-elles quelqu'un ?

Mireille a dit : «Pour que quelqu'un s'intéresse à nous, pour les Droits de l'Homme».

3
CONTINUER À CREUSER CE SILLON

Donner la permission, la légitimité.

Fanta a dit : «Je n'ai pas de devant, je n'ai pas de derrière, je suis seule, je suis là dans le vide».

Créer avec nos différences, amplifier celles-ci, mettre le théâtre à l'épreuve de la vie, ses soubresauts. Retrouver l'intuition, lui faire confiance, se faire confiance. Jouer encore à cache-cache, trouver le trésor, découvrir quelque chose sur soi, sur l'autre. Laisser l'intuition et l'imaginaire reprendre possession de soi. Se réinscrire dans son rapport à l'autre, au partenaire de jeu, se réinscrire dans la communauté, s'engager, se transformer.

Il faut beaucoup de temps, il faut beaucoup chercher...

Le chemin des mères, qu'est-ce que c'est ?

Au départ, il y a un repas gratuit pour elles et leurs enfants. Elles arrivent, au compte-goutte. Avant d'entrer dans la salle, il y a ce long mur sur lequel la direction du centre affiche en photocopies A4 les visages de femmes, hommes, enfants noyés en mer...

Ruth a dit : «C'est une Congolaise et ses deux enfants, un garçon de 18 ans et une fille de 21 ans, ils voulaient traverser. Le bateau s'est renversé, ils sont venus coller des affiches A4 de plusieurs personnes perdues dans l'eau, c'est comme ça qu'on a su que plusieurs personnes qu'on connaissait étaient mortes dans l'eau. Ce n'est pas facile, la semaine dernière, on mangeait avec elles.»

Un pèlerinage chaque jour, le long du mur.

4
ENFERMEMENT À L'AIR LIBRE

Elle est dans l'espace avec une histoire qui patine et un corps en lambeaux. Une espèce de «chose» qui s'égratigne, se cogne, se redresse, s'embourbe, s'enfonce, renaît, ne lâche pas prise. Vraiment.

Son corps l'embarrasse, ce corps non conforme, ce corps qui patine à l'entrée de la salle de répétition, ce corps mal articulé et qui bouleverse, qui rate.

Un jour elle laissera tomber son enfant.

Marie-Josée a dit : «C'est une ville qu'on appelle Tanger, là-bas dans le nord du Maroc, elle a voulu traverser pour aller en Espagne. Arrivée au bord de l'eau, tout le monde est monté dans le bateau, elle ne pouvait pas prendre l'enfant pour monter, le bateau était trop éloigné. Elle a vu qu'ils allaient la laisser pour partir sans elle, alors elle s'est précipitée, c'était groupe par groupe, la nuit.

Elle a vu une femme qui restait sur la plage avec son enfant, elle a dit tiens ma sœur, prends l'enfant, moi je ne peux pas le prendre avec. Je ne peux plus. Elle a couru pour partir dans le bateau, pour traverser vers l'Espagne».

Chaque jour elle reconstitue son corps pour repartir à l'assaut d'elle-même d'abord puis de l'autre. Elle est témoin de ses abandons, de ses fuites, elle est témoin de son héroïsme.

Mireille a dit : «Il faut souvent te mettre en colère, quand tu te mets en colère, les autres savent que tu es là, les autres savent que tu as besoin, quand tu demandes quelque chose, tu dois mettre de la colère dedans».

Elle se tait. Mutisme. Et puis elle raconte, se raconte, par bribes. Elle raconte l'enfermement. Elle raconte ses vides, ses ratages à répétition en s'acharnant à vouloir être en conformité. Elle se confond avec ce qui l'entoure, elle ne veut pas être obsolète, pas encore. Elle s'identifie à une pièce détachée inutile. Alors elle s'échappe, elle sort d'elle même.

Ruth a dit : «Si je pouvais m'envoler, mettre mon enfant sur mon épaule pour m'envoler, parce que cette vie-là, elle ne sait pas quand elle sera terminée».

Elle se remet à raconter des bribes, là-bas, une autre fois, une autre qu'elle-même, du temps où elle était jeune. Qu'est-ce qui a basculé ?

Clémentine a dit : «J'étais mariée à un homme très vieux, j'ai demandé à ma maman pour partir mais il fallait rembourser la dot (...)».

Soudain elle explosera très fort, ce qui a été retenu s'échappe et aujourd'hui elle ne retient rien. Surgir, elle surgit, elle rugit, elle essaye de rugir mais la colère elle ne sait plus, elle ne peut pas.

Mireille a dit : «Il faut toujours avoir le sourire, toujours».

5
CRÉER LE COLLECTIF

Où on re-découvre le sens du commun, le plaisir d'être ensemble.

Elle est mal articulée dans la vie de tous les jours et dans la vie tout court.

Souvent elle fait avec, redevient conforme. Elle se laisse porter, attend. Et puis à nouveau, elle sort d'elle même. Quand soudain, elle se retrouve à soutenir quelqu'un. Quelqu'un d'autre qu'elle-même, plus retenue, qui explose, elle aussi à son tour. Alors elle est présente pour l'autre, celle plus fragile qu'elle-même, elle la porte. Elle aussi on dirait qu'elle est mal articulée dans cette vie-là, ce personnage qu'elle s'efforce de joindre à elle-même. Alors elle accueille son histoire, elle se détourne d'elle-même. Elle est présente pour le récit qui fait écho au sien propre. Et si elles avaient un langage en commun... Raconter l'enfermement, des ratages à répétition, elle se reconnaît dans l'autre.

Ruth a dit : «Pendant deux semaines qu'on est venu faire du théâtre avec vous, moi ça m'a fait du bien, si ça pouvait continuer... la vie est trop dure pour moi, c'est trop dur pour moi (...)».

6
LA CRÉATION COLLECTIVE PEUT COMMENCER

Où on va désapprendre le standard, le vide de sens. On se place à côté d'elle et cela va devenir une co-division, un travail de recherche, recherche de pépites d'or.

Le matériau est commun. On va découvrir la complicité, la confiance. On va percevoir chez l'autre ce que je ne sais pas de moi, ce que je ne connais pas de moi, ce que je ne comprends pas de moi. (Ne pas juger, ce serait trop facile).

On va risquer ensemble, faire surgir des enjeux à être là, soi à côté de l'autre. On va risquer d'être soi, on se donne confiance, on va re-construire des enjeux communs.
On va confier à l'autre un secret, un avis, une disgrâce, une honte, une lâcheté, parce que ce jour-là on n'a pas été un héros, mais on n'a pas eu le choix, c'était lui ou moi. On se confie, on affronte le jeu, on se confronte.
On est troublée de se prendre au jeu, de ressentir le besoin de créer, imaginer, parler de la vie.

Partir d'une petite chose intime, extrêmement ténue, délicate. Ruth a dit : « Aya est née au Maroc, quand elle a eu 2 ans son père l'a récupérée pour partir aux États Unis. Je l'ai perdue. Chez nous en Afrique, il y a un proverbe qui dit quel que soit le temps tu ne perds jamais ton enfant ».

Se laisser aller s'adresser au sens au sensible parler comme on sue à toute vitesse avant qu'il ne soit trop tard communiquer la richesse de ce que l'on perçoit autour de soi malgré tout regarder décortiquer apprendre à être touchée risquer ensemble reprendre le temps s'asseoir créer de la complicité sentir le besoin de s'exprimer. Et puis recommencer.

7
CONFLIT

Découvrir que l'on peut être en confiance même dans le conflit, le laisser surgir et être ensemble déstabilisées, être troublées, le groupe est là, elles vont supporter la différence, le groupe va tâtonner, c'est un moment délicat, doux, tiède, suspendu, elles vont être entraînées dans l'incertitude. L'obstacle, elles sont présentes, attentives en permanence. Elles aiment ce réel qu'elles fuient en permanence mais au théâtre, on est ensemble, on le défie. Alors on laisse entrer le désordre, on débat, on se bat, on aime, on parle, on rit, on rit de lui, on se rit de lui. La création vraie, sans faux-semblants, on joue avec elle, on se joue d'elle. On crée des personnages à moitié vrais, à moitié faux. On devient complice de soi-même.

Fanta a dit : « Mon rêve c'est d'être une grande commerçante comme ma mère et ma tante et ma grand-mère... et toutes les femmes de ma famille (…) ». Elle rit.

On envisage la création par mouvement, par période de violence, de haine, de chocs. On rejette, on sue, on engloutit, on construit, on reprend depuis le début pour saisir l'éclat de rire ou la colère provoquée par la situation. On réapprend ensemble à aimer, à s'aimer, on fait appel à des petits instants enfouis dans ce qu'on a été pour se projeter vers l'idéal que l'on veut atteindre. On a confiance alors, on s'essaye sans risque au travers du personnage. Ne rien anticiper, ne rien prévoir. Juste se laisser guider, prendre des risques. Surtout ne pas juger, ce serait trop simple, on a appris à affronter, se confronter.

8
JEU. N'EST-CE PAS EXTRAORDINAIRE... ON FAIT DU THÉÂTRE !

Elles ont énuméré : « La joie, la colère, la tristesse, la peur… Mireille a ajouté : Et bon débarras ! ».

Garder le secret de ce que l'on vit ensemble, c'est notre histoire commune. On se protège. Nous créons, nous sommes au-dessus des contingences matérielles le temps d'être là, ensemble, on défie cette réalité du dehors. Notre espace est sacré, nous nous essayons ensemble chaque jour. Personne ne sait si cet instant se reproduira, si le théâtre viendra une fois encore bousculer leur vie. Alors on en profite, elles étirent les heures, elles sont joyeuses (les heures).

Il y a quelqu'un pour qui c'est la dernière fois.
Il y a quelqu'un pour qui c'est la première fois.

Nous avons créé ensemble un espace d'insouciance, de légèreté. Nous avons donné une grande importance à cet instant, cette mission qu'on nous a confiée, moment éphémère, suspendu. (Se donner le temps, les moyens, l'espace). Prendre le temps nécessaire pour re-découvrir nos imaginations.

Quelque chose est advenu, parce que nous l'avons créé, nous l'avons laissé advenir. Espoir. Combattre le présent, l'améliorer. On a créé une parenthèse. Les corps se sont touchés, enlacés, rejetés, poussés.

Marie-Josée dit : « Moi quand je joue, dans mon cœur je ris »

9
FAÇONNER SON ÉCRITURE. (ON A PASSÉ NOS HISTOIRES AU RABOT)

Il faut découper, restituer. Organiser le désordre apparent, proche du rêve, coller, greffer un changement, briser les conventions, les stéréotypes. Se faire confiance, ne pas avoir peur, expérimenter, déconstruire. Intuition. Induire, décaler, désarticuler, se débarrasser des faux. Mutisme, ce qui ne se dit pas, s'exprime par le geste, l'émotion, le silence. On a écrit avec nos corps plus qu'avec les mots.

10
QUEL ÉCHO CES RENCONTRES, CES HISTOIRES ONT-ELLES EU SUR NOUS ?

Avec leurs robes colorées elles me faisaient penser à des oiseaux migrateurs égratignés, elles avaient des tenues décalées, elles étaient coquettes, jolies. Très belles, dignes. Mireille a ajouté : « pour la dignité ».

Nous toutes étions des chercheuses d'or de fragments effacés. Nous tentions de nous imposer : contre l'instabilité, contre les situations, contre la réalité qui se dérobait. Nous tentions d'imposer notre réalité, NOTRE IMAGINAIRE, notre sécurité. Nous voulions une preuve que cela avait bien existé alors on l'a filmé, enregistré, Nous tentions de retenir ce qui nous échappait. Les femmes nous ont donné des réponses intimes, elles ne se sont jamais dérobées, elles n'ont jamais tenté de contourner. Une fois la confiance établie, elles ont creusé, elles ont re-plongé dans leur histoire noyée dans la grande histoire migratoire. Elles ont affronté. C'était une espèce de manifestation, elles ont revendiqué une place, un droit à être là. Une présence, elles ont mené une bataille, fait ressurgir le passé pour nous.

11
ET PUIS ELLES ONT VOULU

«CREUSER UN SILLON
DANS LA TÊTE DU SPECTATEUR»

«TU LEUR DIRAS LÀ-BAS EN EUROPE ?»

Elles ont compris qu'à travers leurs témoignages, leur spectacle, ce documentaire, elles pouvaient mettre « une tempête » dans la tête du public, elles pouvaient instiller le doute, le brutaliser et le prendre par la main pour le perdre le temps du spectacle sur le « chemin de mères ». Peut-être aura-t-il la chance de découvrir, comme elles, quelque chose sur lui ? (le spectateur)

12
EPILOGUE

Le théâtre est une expérience qui transforme celui qui s'y engage, il permet de ré-inscrire la personne dans le groupe, le ré-inscrire dans sa communauté.

Durant quinze jours, nous avons étiré le temps
Et tenté de nous ré-inscrire dans notre histoire commune.
Carine Youboue Esther, Céline Bodson, Claire Vienne, Clémentine N'Goran, Fanta Diaby, Gaëlle Hardy, Marie-Josée Bousou, Mireille Ako Bebin, Roxane Stubbe, Ruth Aman.

Seraing le 05/01/2021

Les projets du Théâtre de la Communauté sont le fruit de longs parcours. Le projet « Femmes et Maternité » a été construit par une série de démarches nationales et internationales qui mettent en représentations des vécus différents de cette relation à la maternité dans de multiples contextes politiques, économiques et culturels : au Maroc, en RDC, au Québec, en Inde et en Belgique avec, à chaque étape, des partenaires locaux.

CLAIRE VIENNE

Quand le théâtre action s'empare de la question des féminités

Voici quelques-uns des spectacles de théâtre action, tant professionnels qu'issus d'ateliers en création collective, qui ont abordé la question, parfois parmi d'autres thématiques, et qui ont été en production (depuis 2010) ou sont actuellement en diffusion.

Amar B. - Compagnie Barbiana
Amours mortes - La Compagnie Maritime
Appel en absence - La Compagnie Maritime
A 81 cm près - Compagnie Espèces de...
Brutes de décoffrage - Brocoli Théâtre
Cerise sur le ghetto - Brocoli Théâtre
Chemin des mères - Théâtre de la Communauté
Chez elle - Théâtre de la Renaissance
Clotilde du nord - Brocoli Théâtre
Devenir Forêt - Théâtre des Travaux et des Jours
Dis-moi wie ik ben - Théâtre & Réconciliation
Elle était une fois, elle sera deux fois - Théâtre des Rues
Elle et lui - Théâtre des Rues
Femmes étranges errent - Théâtre de la Renaissance
Harcèle, harcèle qui sera le prochain ? - Théâtre du Copion
Il était trop de fois - Théâtre du Copion
Invisibles - Collectif Libertalia
Je l'aime un peu beaucoup - Brocoli Théâtre
Je m'appelle Simone, nous sommes au 21ème siècle et je suis toujours le deuxième sexe - Théâtre des Rues
La Civilisation, ma mère - Brocoli Théâtre
La machine à coudre - Théâtre du Copion
Le bonheur est dans le blé – Théâtre du Copion
Le Fil - Théâtre du Copion
Les ans foirés - Théâtre du Copion
Les filles de l'ogre - Compagnie du Campus
Les filles de Lilith - Compagnie Buissonnière
Les mystères de la chose - Théâtre du Copion
Les petits poi(d)s - Compagnie Espèces de...
Liker - La Compagnie Maritime
Lionnes - Théâtre Sans Accent
Liquidation Total - Théâtre de la Renaissance
Madame M - Compagnie Espèces de...
Madame X - Compagnie Buissonnière
Mademoiselle, Meuf des Temps Modernes - Compagnie Buissonnière
Maux Bleus - Théâtre des Rues
Miroir, Miroir - Théâtre du Copion
N'être fille - Théâtre des Rues
Non grata - Compagnie du Campus et Théâtre des Rues
Nos vies ordinaires - La Compagnie Maritime
Nous sommes magnifiques - Théâtre des Rues
Paroles de femmes - Théâtre du Copion
Patates en l'ère....à tous les coups - Théâtre du Copion
Pauvretés - Alvéole Théâtre
Paysannes - Alvéole Théâtre et Compagnie Buissonnière
Petites coupures – La Compagnie Maritime
Quel genre ! - Compagnie Buissonnière
Rêves de princesses – Théâtre des Rues
Sainte Fatima de Molem - Brocoli Théâtre
Sucre, venin et fleur d'oranger - Brocoli Théâtre
Sur les traces de Léa - Alvéole Théâtre
Un joli rêve – Compagnie Barbiana
Un rôle en or - Théâtre & Réconciliation
WUVÈ - Alvéole Théâtre et Compagnie Edonanhouzou (Bénin)
Pêche d'enfer - Théâtre des Rues
Portait de femmes - Compagnie Barbiana
Revenez Lundi - Compagnie du Campus
Rêves et préjugés - Alvéole Théâtre
Révolution des petites culottes - Théâtre des Rues
Sharira - Théâtre de la Renaissance
Sous les néons du désir - Collectif 1984
Taille 32 - Compagnie Buissonnière
Tout ressemblance avec... - Théâtre de la Renaissance
Trois pas en avant ! Trois pas en arrière ! - Théâtre Croquemitaine
Un cheveu dans la soupe - Compagnie Buissonnière
Un peu, beaucoup, à la folie - Théâtre de la Communauté

RACHEL BRAHY
ET LAURA BEUKER
CHERCHEUSES
EN SCIENCES SOCIALES
MSH-ULIÈGE

LATITUDE

DE L'INTIME AU COLLECTIF : CORPS DE FEMMES AU TRAVAIL (MIMÉSIS ET PERFORMANCE)

«Je m'engage à monter sur un plateau pour y déballer mes fromages. Nos fromages».

Extrait du texte d'Elisabeth,
«Nos corps performant(s)», 17/10/2020

Comment «faire parler» et rendre «parlante» l'expérience de femmes au travail ? Comment traduire et exprimer le vécu des corps, œuvrer à rejoindre une parole commune ? Pour nourrir ces questionnements, le processus de création d'un projet créatif et théâtral, intitulé «Nos corps performant(s)», va être exploré. Le récit de ce projet et les analyses associées nous permettront de voir comment l'art peut mener à joindre des paroles, comment il peut être une forme de médiation entre le «je» et le «nous»; entre «l'intime» et le «politique» et, de cette façon, explorer les potentialités ouvertes par l'ambiguïté et l'ambivalence inhérentes aux exercices mobilisés.



1
LE TRAVAIL, TOUT UN MONDE… TOUTE UNE SCÈNE

Opprimant, brutal, injuste, méprisant, dénigrant… Depuis longtemps, le monde du travail reçoit mille et un qualificatifs dénigrants pour décrire la violence qu'il génère sur les individus et les collectifs. Pourtant, le travail est aussi associé, au 19ème siècle, à la liberté créatrice de l'homme, œuvre individuelle et collective par des auteurs tels que Marx. Un siècle et demi plus tard, au-delà des revenus et protections sociales auxquels il est associé, le travail demeure un objet central de nos subjectivités et de nos rapports sociaux. Décrit comme un « vecteur d'expression et de réalisation de soi »[1], il traverse nos affects et structure les identités. En témoigne la question lancinante : « et toi, tu fais quoi dans la vie ? ».

Actuellement, le travail connaît de profondes mutations (digitalisation, nouvelles formes d'emploi, uberisation, etc.) bien souvent associées à une dégradation des conditions de travail, synonymes de stress et de souffrances[2]. Ces évolutions sont toutefois aussi source d'autres possibles, faisant du travail « le principal lieu d'investissement des énergies utopiques »[3] – en témoignent de nombreuses publications liées à la sortie de l'emploi, au salariat « post-subordination »[4], à l'entrepreneuriat-salarié, etc. Ces autres possibles voient l'émergence d'autres risques. Sous couvert d'une émancipation et d'une autonomisation accrues, certain•e•s voient ainsi leur responsabilité croître, renforçant l'ambivalence d'une double nature du travail, à la fois facteur d'émancipation et source de souffrances[5]. Ces dix dernières années, ce sont, en particulier, sur les violences psychologiques (harcèlement, burn-out) que les projecteurs se sont braqués, bien que les violences traversant les corps demeurent et indignent toujours[6].

Si la souffrance au travail semble parfois appartenir à un autre temps (nous avons toutes et tous en tête Charlie Chaplin dans le film « Les temps modernes ») elle est pourtant « un phénomène contemporain, révélateur de notre société, de sa complexité et de la plus grande fragilité de ses membres »[7]. De plus, d'une expérience socialisatrice initiale, le travail se mue en une expérience individuelle et singulière, dans le cadre d'une désagrégation de collectifs. Dans ce contexte qui s'accompagne d'une remise en cause du rôle des syndicats, d'autres collectifs émergent (coopératives, collectifs, plateformes, etc.), mettant au jour la difficulté pour chacun et chacune de parler d'une seule voix. L'individualisation et la mise en concurrence, « armes éternelles relookées »[8] confèrent plus d'acuité encore à ces constats…

Est-il possible de s'exprimer sur le travail, dans une polyphonie ? Aborder les pressions de plus en plus prégnantes au sein de notre société et leurs conséquences (burn-out, souffrances, perte de liens sociaux, etc.) ? Rassembler des femmes qui habituellement ne se situent pas du même côté du bureau (en emploi et hors emploi) ? Telles sont les questions qui nourrissent le projet créatif et théâtral, intitulé « Nos corps performant(s) », présenté et discuté dans cet article.

2
PRÉSENTATION DE L'HISTORIQUE DU PROJET « NOS CORPS PERFORMANT(S) »

Le projet « Nos corps performant(s) » découle de cette problématique large du travail. Bien qu'il ne se définisse pas strictement comme du théâtre action, il partage avec lui un ensemble de principes (expressifs, de création collective, etc.) et de préoccupations (politiques, volonté d'ancrages dans le vécu, etc.) que le lecteur pourra lui-même constater et contraster.

Pour accompagner leur pièce de théâtre « Où est Alice ? »[9], la Compagnie Paulette Godart[10] se tourne en 2018 vers l'asbl Voix de Femmes pour mettre en place des ateliers et donner ainsi « la parole à celles qui vivent dans leurs chairs ces moments complexes liés à l'emploi.

Qu'il s'agisse de reconversion, de burn-out, d'arrêt ou de perte de travail »[11]. Sur la base de plusieurs expériences professionnelles[12], la Compagnie établit un constat : celui d'une perte de sens semblable, entre professionnels de l'accompagnement (conseiller•e•s, formateur•e•s) et personnes à la recherche d'un emploi[13]. Visant une meilleure compréhension de la problématique, la Compagnie et l'asbl Voix de Femmes organisent (en sollicitant une association défendant la pratique philosophique, Philo-Cité) des ateliers philosophico-artistiques. Ces derniers, formés lors d'un appel à participation ouvert, sont composés de deux groupes : des femmes en emploi et hors emploi, afin de saisir comment les récits se rejoignent ou divergent. Le résultat de ces rencontres (dix ateliers de deux heures pour chaque groupe) aboutit à une création sonore et artistique intitulée « Brûler dedans, brûler dehors – de part et d'autre de l'emploi ». Ce projet, qui utilise l'outil radiophonique artistique, est pensé comme un réel outil de sensibilisation et de transmission. Il voit la libération de paroles intimes vers le collectif et il est ainsi proposé pour écoute publique lors d'occasions diverses (cours en Haute École, Théâtre de Liège, Point Culture, etc.).

NOTES

1 Méda, D., (1995), *Le Travail, une valeur en voie de disparition ?*, VI

2 Dubet, F., (2019) dir., *Les mutations du travail*, Ed. La Découverte

3 Méda D., & Vendramin, P., (2013), *Réinventer le travail*, PUF, p. 235

4 Graceffa S., (2016), *Refaire le monde du travail*, Ed. Repas, p.41.

5 Méda D., (2015), *Le travail*, PUF.

6 Vrancken D., (2014), *Le crépuscule du social* (Ed. Revue et corrigée), Presses universitaires de Liège.

7 Linhart, D., (2017), *La comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Ed. Eres, p. 97.

8 Ibid. p.107

9 « Cette histoire-énigme explore la face cachée du travail à travers la rencontre de deux femmes sur le fil. Thriller social et surréaliste, le texte met en lumière les violences à l'œuvre dans le monde du travail et fait l'hypothèse du lien social comme générateur de changement ».

10 Compagnie théâtrale liégeoise créée par Catherine Wilkin et Lara Persain en 2014. Elles explorent la place de l'humain dans la société contemporaine. « Leurs recherches visent à explorer les contradictions à l'œuvre dans la notion d'adaptation et à questionner les raisons de la marginalisation et de l'isolement de certain•e•s. » https://voixdefemmes.org/fr/la-compagnie-paulette-godart

11 https://voixdefemmes.org/en/node/92

12 Notamment lors d'ateliers d'expression menés auprès de Soft (branche du Collectif contre les Violences Familiales et Conjugales), EVA (Envie d'Avenir) ou encore La Maison des Femmes.

13 A ce sujet, voir Orianne JF., & Beuker, L., (2019) « Bien agiter avant l'emploi. De l'activation des politiques d'emploi à l'agitation des chômeurs », Social Sciences Information, 58(4), pp. 566-588.

À l'issue de la production radiophonique, quelques participantes expriment la volonté de poursuivre. Le projet entame dès lors un nouveau développement en septembre 2019, avec un seul groupe formé (mixant personnes en emploi et hors emploi), en non-mixité complète. Celle-ci apparaissait alors « essentielle pour la libération de la parole des femmes », selon les paroles de l'animatrice, Catherine Wilkin (de la Cie Paulette Godart et animatrice chez Voix de Femmes). Par ailleurs, une créatrice sonore professionnelle (Zoé Tabourdiot) est engagée, tout en respectant la volonté de parvenir à la création d'un objet sonore artistique. L'important étant que cet objet soit porteur des nouveaux enjeux portés par le groupe, tant dans la forme que dans le fond, communicable vers un large public et diffusable.

Ce projet constitue l'un des deux premiers au long cours de Voix de Femmes[14]. À partir d'une grande fresque réalisée sur la base de l'écoute de la capsule « Brûler dedans, brûler dehors », le fil rouge du corps des femmes au travail est dégagé. Il se décline en plusieurs sous-thématiques (le feu, le rythme, le temps, le collectif, le travail invisible). Ces ateliers (mêlant écriture, enregistrements, voix, etc.), traversant l'épreuve du confinement, aboutissent à un spectacle radio-live performé, intitulé « Des corps performant(s) ». Présentée dans le cadre du Week-end de poche#2 (les 17 et 18 octobre 2020) organisé par l'asbl Voix de Femmes, cette performance réunit six comédiennes non professionnelles sous la houlette de Catherine Wilkin et de Zoé Tabourdiot. La thématique centrale est, encore une fois, celle du travail, cette fois traitée sous l'angle des « corps », de ce qui est incarné, tout en maintenant l'attention précédemment développée du rapport à l'intime.

C'est au travers de l'exploration de ce processus de création que nous souhaitons interroger l'objet artistique comme intermédiaire, comme objet-frontière entre le « je » et le « nous ». Afin de soutenir l'organisation de l'analyse et de la pensée dans ce dispositif complexe, nous allons cibler trois points d'entrée, trois ancres analytiques, que nous développons à la manière de trois hypothèses.

3
ANALYSES DU PROCESSUS DE LA PERFORMANCE

Le groupe auquel nous nous intéressons entend saisir à bras le corps la question de la souffrance au travail, tenter de la faire parler et de la rendre parlante — à chacune, au groupe, à toutes/tous — en l'interrogeant à partir de l'intime et de la place du corps. Oser dire est l'un des leitmotivs de ce projet. Plonger dans la thématique du travail signifie donc ici s'explorer soi-même, son for intérieur. Quel que soit son profil, employée, chômeuse — de longue ou courte durée —, mère au foyer, femme sans enfant etc., chacune arrive avec son histoire pour dire et se dire.

D'emblée, on perçoit la difficulté et l'enjeu. Comment dire cet intime, ce sensible, ce ressenti, ce vécu ancré dans les corps ? Comment le représenter, le traduire, l'exprimer, le communiquer ? Il n'apparaît pas du tout évident de trouver le terme juste pour évoquer cet effort particulier, qui souligne le passage d'un intime personnel et supposé intérieur à une extériorité inconnue, étrangère avec laquelle il conviendrait de se relier/de former un commun.

En effet, une tension s'impose. L'intime est généralement loin du discours (logos). Et tout un parcours de socialisation, d'ailleurs, nous a habitué à tenir éloignés de nos échanges nos pulsions et nos désirs immédiats ; à préserver de nos relations sociales les affects et passions qui traversent nos corps et bouleversent nos esprits. Comment, dès lors, construire une modalité d'échange, de partage et même un objectif commun en faisant place à cette part-là ?

Je ressens et pense cette sororité, ce même combat c'est une entraide, une communication, la défense des unes envers les autres, le non jugement.

La chance d'avoir l'apprentissage d'autres femmes. Et lorsque je répète avec les autres je me sens à ma place entourée de bienveillance, d'empathie et recevant leurs encouragements.... ça m'aide énormément.

BERNADETTE



[14] Le deuxième étant « Des roses et du pain » (ateliers et création théâtrale).

Comment construire une parole commune, une « communauté politique » à partir de l'expression de singularités ?

Comme nous allons tenter de le montrer ci-dessous, des « lieux communs » peuvent être investis. Ceux-ci opèrent comme des « médiations » permettant d'intégrer des relations variées, allant de la proximité à un horizon plus politique d'expression en commun. Ainsi, par « médiation », nous n'entendons rien d'autre ici que la capacité d'un objet ou d'un lieu « médiateur » à relier, c'est-à-dire à accueillir en lui, par ses qualités, diverses opérations d'attribution de sens. Autrement dit, il existe des « arts de prendre part à une mise en commun »[15] que certains supports (matériels ou symboliques) peuvent favoriser. Nous allons donc interroger, à présent, ces supports afin de considérer l'amplification de « murmures critiques »[16], et plus largement, l'ensemble des ouvertures que ces transactions artistico-symboliques permettent, alors que l'expression démarre depuis le plus intime des corps.

3.1 LA MISE EN MOTS : LE FEU COMME MÉDIUM D'EXPRESSION INDIVIDUELLE (« LE FEU SACRÉ »)

« Quoi faire avec le sang, les poils, la bile, le feu, quand et comment réanimer le feu, comment passer au travers, comment guérir ? »

Extrait du texte d'Annick, À nos corps performant(s).

La première ancre analytique nous plonge dans la symbolique du feu (brûler, la lumière, l'étincelle, etc.). D'après Catherine Wilkin, dans le processus de travail et d'échange, « il était beaucoup question de feu », celui qui dévore, celui qui nous dévore. En lien avec la question du burn-out, le feu constitue un fil conducteur entre les deux projets. Il est également un objet permettant à chacune de s'exprimer sur ce qui l'anime. Le feu, comme l'exprime l'animatrice, c'est effectivement « ce qui nous porte aussi… cela a à voir avec le désir ». En effet, ne dit-on pas « avoir le feu sacré » pour évoquer l'ardeur ou l'enthousiasme ? N'utilise-t-on pas « feu•e[17] » avant un prénom pour stipuler le décès du/de la concerné•e ? Entre destruction/maladie et désir/enthousiasme, deux pôles, très contrastés, se dessinent ainsi. Tous deux cohabitent dans l'image du feu…

Cette image, à partir du moment où elle habite l'imaginaire des participantes, permet différentes choses. D'une part, exprimer une douleur, un ressenti ; évoquer aussi les aspects réconfortants ou affligeants de certaines activités. Cette image du feu permet, d'autre part, d'évoquer la visibilité, le travail « lumineux », c'est-à-dire connu et reconnu (pour lui opposer le travail invisible, le travail au noir, le côté sombre du travail…). Et trouver là l'occasion d'aborder le cadre institutionnel et les protections associées à l'emploi, de penser les apories associées à l'absence de statuts et les formes de précarité qui y sont associées.

Au-delà d'être un outil de médiation entre le « dedans » et le « dehors », le feu est mobilisé dans la performance, au travers de bruitages (frottements de bandes ou d'aluminium, briquets, etc.) et de visuels (bougies, paillettes rouges, feux de Bengale, etc.). D'instrument de récit et de mise en mots du « soi », il est ensuite saisi en un support de performance vers le public, en cohérence avec le dispositif : le feu parle à tous/toutes, telle une tache de Rorschach dans laquelle chacun•e est susceptible de projeter son propre rapport à l'emploi/non-emploi.

3.2 LA MISE EN SENS : LA RENCONTRE DE VOIX MULTIPLES – À L'UNIS/SON (« LE PARTAGE DES FEUX »)

« On est toutes venues en ‹ je › et on se retrouve en ‹ nous › »

verbatim d'une participante aux ateliers lors de la performance, 17/10/20

Lors des différents ateliers[18] sont réalisés en préambule différents exercices mêlant corps et voix, à l'image de celui de « l'équilibre du plateau ». Dans ce dernier, chacune doit circuler dans une pièce au même rythme, en imaginant garder une bulle autour de soi et en veillant à maintenir l'équilibre du plateau, ainsi qu'un contact visuel avec les autres participantes. Elles sont invitées à donner libre cours à l'expression de mots relatifs aux champs lexicaux pré-identifiés (le feu, le travail, le rythme) tout en veillant à rebondir sur l'énergie et les mots de l'autre, à laisser place à l'imaginaire, au « non contrôlé ». La mise en mots quitte ainsi le je, l'être — l'action de se raconter — pour trouver un écho, une résonance partagée avec l'autre, l'être avec — le dire ensemble — faire « corps ».

Un exercice particulier doit être ici détaillé en ce qu'il constitue une forme de médiation, d'objet frontière[19] entre l'expression des subjectivités en présence : celui du chaudron sonore. Ce dernier a été expérimenté au mois de juin 2019. La particularité de cet exercice, outre sa nature, réside dans le fait qu'il a été animé par l'une des participantes. Elle a proposé aux autres de s'asseoir en tailleur à même le sol, dans une pièce vide. Une seule consigne était donnée : celle de fermer les yeux et d'essayer de trouver « une voix commune ». La finalité de l'exercice était, selon l'animatrice de Voix de Femmes, de « trouver un tapis sonore, un univers, une manière de faire prendre corps aux voix multiples (…) voir comment ma voix, mon son fait-il écho chez l'autre ? Trouver un bourdon commun en fait ». Zoé Tabourdiot a alors enregistré l'exercice.

Les yeux fermés, certaines chantent, d'autres claquent des doigts, halètent, tapent des mains, produisent des mots, des cris : « Chacune a commencé à chantonner, à faire des bruits. Il y a eu une espèce de diapason collectif où chacune intervenait comme elle avait envie de le faire, de façon non programmée, à l'écoute des autres » (témoignage d'une participante). Cet exercice invite à une introspection, à l'exploration de ses sens et à leur expression pour rejoindre ceux des autres et parvenir ainsi à « parler collectif ». Deux participantes ne parviennent toutefois pas à s'y engager. Si elles ont les yeux fermés, elles ne produisent pas de sons, pas de voix. L'une d'entre elles témoigne : « J'étais en train de me dire : mais qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu ne fais pas partie du groupe ? Allez, lance-toi ! (…) Je ne le sentais pas, il y avait quelque chose de pas naturel, alors qu'elles (à

[15] Thévenot L., (2019), « Des arts de prendre part : théâtre et politique » (Postface à l'ouvrage Brahy, R., *S'engager dans un atelier-théâtre. À la recherche du sens de l'expérience*), Éditions du Cerisier, p. 218.

[16] Brahy, R., (2019), *S'engager dans un atelier-théâtre. À la recherche du sens de l'expérience*, Éditions du Cerisier.

[17] Même si les racines latines de ces deux termes sont à distinguer, c'est l'usage et l'utilisation dans le langage courant qui ont été ici privilégiés.

[18] Une dizaine d'ateliers ayant été réalisés avant le confinement. Pendant celui-ci, des consignes de rédaction avaient été données à distance. Après le confinement, six ateliers ont été organisés, avant la double performance des 17 et 18 octobre, à l'An Vert (ateliers d'Arts et d'Essais). Ce lieu liégeois propose une scène et plusieurs rendez-vous par mois (jazz acoustique, carte blanche, ciné-club, etc.).

[19] Vinck D., (2009) : « De l'objet intermédiaire à l'objet frontière : vers la prise en compte du travail d'équipement » Revue d'anthropologie des connaissances, volume 3, n° 1, pp.51-72.

savoir les autres participantes), c'est ça qui me marquait… Tout semblait naturel. Et justement hors de conscience et pourtant dans une symbiose ». Cet exercice a ainsi mené chacune à se questionner, à interroger ses éventuelles résistances, en bref, son (r)apport au groupe, son engagement au sein de celui-ci. Au-delà de sa seule occurrence, cet exercice a constitué une étape pour la performance, a posé certains jalons, rendant possibles les « chorales » qui y sont nées. Si chaque participante a porté ses propres textes lors de la performance, chacune était soutenue par le groupe, au travers des bruitages, des sons effectués. À la manière d'une épreuve spécifique d'engagement, cet exercice (comme d'autres probablement) agit pour asseoir la possibilité d'une performance et d'une expression commune, où l'horizon présentiel et sonore impose effectivement ses propres contraintes. Ces dernières ne sont pas toujours évidentes, pas toujours « naturelles ». Chacune se positionne différemment par rapport à une telle épreuve, mais progressivement la traversée (yeux ouverts ou yeux fermés d'ailleurs) de ces épreuves semble sédimenter une possible convergence, un potentiel « commun ».

3.3
LA MISE EN FORME : RENCONTRE ENTRE UNE COMMUNAUTÉ ET LE PUBLIC (« L'EMBRASEMENT »)

« Embraser les esprits, c'est dire l'universel à partir de la singularité d'expérience partagée. C'est permettre à l'intimité de rencontrer le politique par sa mise en lumière. »

Extrait du texte de Laura Monique, « À nos corps performant(s) »

Lors des ateliers, des questions ont été identifiées et adressées par les participantes, qui, au travers de leur exploration, ont tissé progressivement les fils du contenu de la performance. Voici quelques-unes de ces questions (à titre non exhaustif : as-tu la sensation que ton corps au travail occupe la bonne place ? Quelle place occupe ton corps, dans ton esprit, quand tu travailles ? Qu'est-ce qui rend ton corps vivant au travail ? Qu'est-ce que tu entends, vois, sens et touches au travail ? Et quelles sont les actions, les gestions que tu fais le plus au travail ? Sens-tu ton corps, quand tu travailles ? »). Ces questions constituent une convention constitutive, elles font l'objet d'un accord, soutiennent la coordination entre les participantes, justifient leur « agir » ensemble[20].

Après avoir exploré, au travers des singularités, ces questions, un « sel » a été récolté. Il s'agit désormais d'en extraire « les fleurs en un mélange inédit qui décréterait, sous la forme d'un manifeste écrit (…) un nouveau mode d'organisation du rapport au travail, dicté pour les femmes et par les femmes elles-mêmes »[21]. Il faut maintenant muer l'intime en objet public de revendication collective, transporter les voix dans l'espace public, les adresser aux autres. Pour ce faire, un manifeste « individuel » est tout d'abord rédigé par chacune. Après avoir été lu à haute voix, le groupe en choisit ensuite certaines parties et recompose un texte unifié, tel un patchwork. Une parole collective est alors constituée, portée par plusieurs voix, à l'image d'une femme polymorphe (chimère projetée par le groupe). Ce manifeste, qui est adressé au public en fin de performance, est précédé de voix entremêlées annonçant que « les choses arrivent, je les écoute venir… ». Lors de la performance, les questions précitées — imprimées, découpées et placées sur les sièges du public — sont transformées en un instrument médiateur de la relation au public, signal de préoccupations partagées.

Comme le souligne Danielle Linhart (2017) : « pour les collectifs, la souffrance n'est pas à mettre en relation avec

des défaillances, des insuffisances, des fragilités personnelles, un manque d'adaptation, mais avec des modalités d'organisation du travail liées à un contexte économique et politique particulier » (p.105). Il est désormais question de transcender la culpabilisation individuelle, ancrée dans le contexte d'individualisation exposé ci-avant, pour prendre conscience (et faire prendre conscience) des responsabilités et des combats collectifs, en témoigne l'extrait suivant : « manifester, c'est renvoyer à hauteur d'humain la violence de nos sociétés inégalitaires (…) pour dire toutes ces choses, nous voulons notre place autour de la table (…) » (extrait des textes de Laura, Léna et Annick, « À nos corps performant(s) »).

4
ÉLOGE DE L'ORDRE DE L'AMBIGU POUR POTENTIALISER

L'exploration des trois « ancres » analytiques proposées révèle différentes choses.

Tout d'abord, le feu est une métaphore qui permet d'assurer une double forme de médiation : entre le « dedans » et le « dehors » au niveau individuel, mais aussi entre les comédiennes (le groupe) et le public lors de la performance. L'ambivalence inhérente au feu (qui éclaire, qui détruit) permet, par ailleurs, de considérer en miroir celle du travail et ainsi, de l'exprimer. Le feu permet la mise en mots, préambule à leur partage.

Les variations expressives dans l'exercice dit du « chaudron sonore », ensuite, viennent, à l'instar de l'utilisation de l'image du feu, opérer à la manière de « tiers symbolisant ». En effet, ces « tiers » ou « médium/médiateurs » que sont le feu, le chant, etc. sont ouverts à de multiples interprétations. Ils emportent avec eux quelque chose de l'ordre du paradoxal, de l'ambigu. Ils supportent des projections multiples, sans nécessairement les opposer ni les confronter ou les mettre en tension. L'ordre de l'ambigu peut accueillir la pluralité : tant l'inédit que l'ordinaire trouvent à s'y loger. Le chaudron permet de « faire corps » et de mobiliser ce dernier comme un support collectif. Les chants, l'entremêlement des voix et les bruitages sont le gage d'une production collective, qui transcende les singularités expérientielles et qui littéralement « fait corps » ! En effet, le « corps/chaudron » accueille la diversité dans un même espace de composition.

Le manifeste, enfin, autorise le groupe à parler « d'une seule voix », à s'adresser directement au public cette fois, saisi dans la militance, au travers de la mise en commun d'expériences. Après s'être interrogé, le groupe interroge directement le public, par des questions qui lui sont directement adressées, au travers d'un manifeste – invitation commune à l'action.

Ce dispositif d'intervention produit aussi des épreuves d'engagement spécifiques. Ces dernières permettent d'affronter des craintes/peurs liées à l'expression. Celles-ci se manifestent d'abord dans l'entre-soi de l'atelier pour ensuite être dépassées et se reformuler dans le cadre d'une expression publique. Or, la force du dispositif à dire « quelque chose » et soutenir l'engagement expressif réside précisément en cette capacité qui consiste à « ouvrir » les cadres communicationnels, à « laisser l'ambivalence » travailler, à ne pas trancher, ni clarifier, mais plutôt à nouer, relier pour composer, amplifier/intensifier.

[20] Eymard-Duvernay F., (dir.) (2006). *L'Économie des conventions, méthodes et résultats*. Tome 1. Débats. Paris : Ed. La Découverte, Col. Recherches.

[21] Terminologie de l'exercice tel qu'écrit par Catherine Wilkin, animatrice de l'atelier avec Zoé Tabourdiot.

« (…) le psychologique si destructeur qui laisse des traces ou qui se termine au pays du silence. Le jour où tout bascule la belle devient folle. Mais combien se retrouvent 'folles', dépressives, internées, sous une administration de biens ou suicide pour un testament. Combien sont dans nos cimetières incognito. Chute dans l'escalier : crime parfait c'est classé même si… ».

CHRISTINE



Plus exactement, nous identifions quatre types de peurs/craintes[22] qui apparaissent dans ces processus de création collective et auxquelles le dispositif répond en « ouvrant », en « élargissant », en « agrandissant », en « amplifiant ». Voyons les exemples :

Il y a tout d'abord la peur de « ne pas savoir dire ». Celle-ci est gérée par l'animateur.trice en élargissant l'assise de la capacité expressive (tous les sons, cris, grognements, les histoires estimées anodines, ou même les silences, sont des expressions jugées valides, pertinentes, intéressantes, et seront considérées)[23].

Ensuite, il y a la peur d'« être exclu pour ce qu'on a dit », la réponse de l'animateur.trice est alors de contribuer à faire exister le groupe en tant que collectif, conscient de ses interdépendances, de ses liens, des nœuds qui le constituent, du fait que l'un•e pour s'exprimer doit nécessairement s'appuyer sur l'autre (ne fût-ce que par une présence physique, cf. les exercices de l'équilibrage de plateau).

Par ailleurs, il y a la peur de « l'invisibilisation/dissolution de la parole », c'est-à-dire de ne pas voir sa parole représentée et/ou de ne pas la porter, d'ainsi « perdre sa voix », son identité au sein du groupe. La réponse de l'animateur.trice est alors de veiller à la représentation des singularités.

Enfin, on peut relever la peur d'« en dire trop et de le regretter ». La réponse de l'animateur•trice est de faire en sorte que le médium artistique, ici le jeu théâtral et/ou radiophonique, opère comme un protecteur. Ainsi « ce qui est dit », abruptement parfois, vient avant tout servir la création. Autrement dit, l'expression, même d'une incarnation authentique, n'est jamais chair rouge ou non filtrée. Parce qu'elle s'enchâsse dans un dispositif artistique, elle est toujours poétisation/représentation et donc distanciée.

C'est ainsi que mimèsis et poïésis se rejoignent, jusqu'à se confondre parfois. En effet, qu'est-ce qui a été réellement vécu, qu'est-ce qui est simplement reproduit, qu'est-ce qui a été inventé, etc. Il n'est pas aisé, ni souhaité généralement de démêler tout cela. Au contraire, le dispositif de création collective en tire avantage, en ouvrant un espace d'un engagement à « double entrée » où règne une convention de flottement. Entre « je » et « nous » ; entre « reproduction » et « production » ; entre « réalité » et « fiction », se compose une communauté politique fragile. Elle s'actualise et se repotentialise au gré des occasions de performance et nous offre au-delà du message politique qu'elle comporte (sur le « travail » en l'occurrence) une autre leçon. Celle-ci concerne la puissance du jeu et la force politique de cette disposition anthropologique mimétique/poétique.

Nous tenons ici à remercier Didier Vrancken, Catherine Wilkin et Chloé Branders pour leurs relectures respectives. Les propos tenus dans ce texte n'engagent que la responsabilité des auteurs.

RACHEL BRAHY ET LAURA BEUKER

22 Dans la thèse de doctorat (2012 ; 2019), nous parlons de « hantises » en référence aux travaux de J. Stavo-Debauge (2009), Venir à la communauté : une sociologie de l'hospitalité et de l'appartenance, soutenue à Paris, EHESS. Une quatrième peur, celle de l'invisibilisation/dissolution de la parole, est ajoutée dans le cadre des analyses inhérentes à cet article.

23 À ce sujet voir également : Rachel Brahy et Didier Vrancken, « Se réaliser comme sujet dans un atelier-théâtre pour tenter de ‹ s'en sortir › », *SociologieS* [Online], Theory and research, en ligne depuis le 09 mai 2012, connexion le 08 janvier 2021.

REGARD(S)

QUELQUES MOTS SENSIBLES. ÉCHOS FÉMININS

Une rencontre délibérément 100 % féminine, par écrans interposés, un soir de confinement. Pour écrire. Raconter, se raconter, sans se la raconter. Tout de suite, interrogations quant au cadre; «pourquoi que des femmes?», «le sensible n'est pas que féminin», «j'aime bien que pour une fois il n'y ait que des femmes»,…

L'invitation à écrire «quelque chose que j'ai vécu en tant qu'animatrice dont je n'ai pas ou pas beaucoup parlé et que je suis d'accord de partager ici, avec vous, aujourd'hui.» a mené aux textes ci-dessous, mosaïque de l'infime qui se donne à voir comme par la loupe lumineuse d'un kaléidoscope.



NOUS NE SOMMES PLUS SEULES

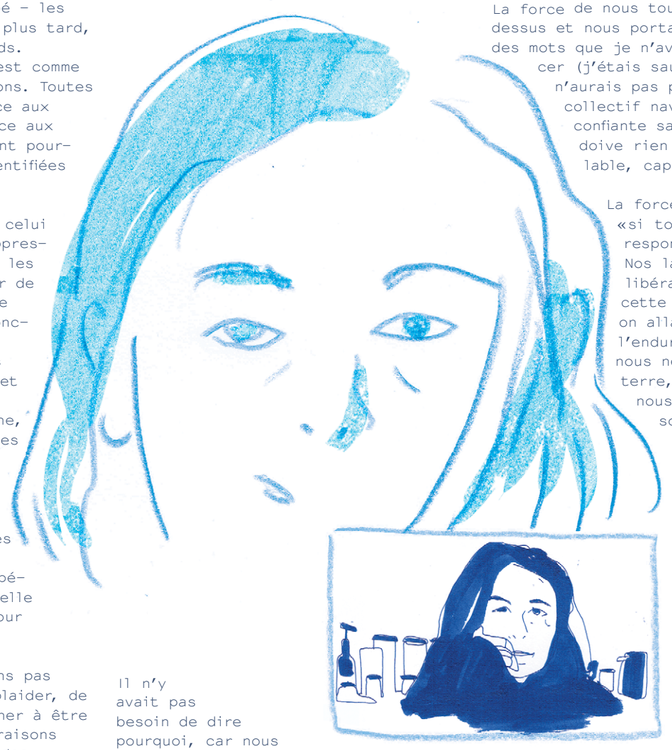
Ce jour-là vous m'avez échappé – les mots. Je n'ai pas pu, ou que plus tard, poser des mots sur les regards. Tandis que tu t'exprimais, c'est comme si toutes, nous nous exprimions. Toutes ces choses qui, moi seule face aux juges qui sont partout et face aux «flics dans la tête», demandent pourtant un effort tel à être identifiées et exprimées.

C'était ça, l'atelier, c'était celui des «flics dans la tête». L'oppression intériorisée c'est quand les flics sont entrés à l'intérieur de toi. Ils sont nombreux, ils te traquent, ils sèment les injonctions et les interdits en toi depuis ta naissance. Ces flics sont des entités politiques, et c'est collectivement qu'on parvient à les mettre en scène, les identifier et construire des outils de lutte contre eux.

Le collectif c'est une grande prise de risque. Quand tu entrouvres une brèche, tu n'es jamais sûre d'où elle va t'emmener, nous emmener. L'expérience féminine c'est aussi celle de la confiance, nécessaire pour plonger.

À cet instant-là, nous n'avions pas besoin de nous justifier, de plaider, de nous défendre, de nous acharner à être crues. Nous connaissons nos raisons d'être en colère, nous avons des raisons d'être offensées.

Il y a des torrents de larmes qui nous laissent abattues pendant des jours et d'autres, qui nous donnent tant de force et de rage et de courage, et celui-là fut de ceux-là.



Il n'y avait pas besoin de dire pourquoi, car nous le savions toutes. De l'avoir vécu, consciemment ou inconsciemment, ou consciemment mais bien plus tard. La force et la densité de ces regards et de ces étreintes, de cette si douce et intense et réparatrice étreinte collective, de celles que le covid ne nous permet plus et ça, c'est tellement rageant et ça nous manque tellement, que parfois j'aimerais autant en crever, du covid. Rien que pour la vivre encore, cette étreinte.

La force de nous toutes avait pris le dessus et nous portait bien au-delà des mots que je n'avais plus à prononcer (j'étais sauvée, car je n'aurais pas pu). La barque du collectif naviguait seule et confiante sans que nulle ne doive rien guider. Inébranlable, capable de tout.

La force de cette phrase: «si tocas a una, respondemos todas»[1]. Nos larmes nous libéraient de toute cette violence enfouie: on allait pouvoir l'endurer à nouveau et nous ne finirions pas à terre, car à présent nous savions: nous ne sommes plus seules. À toutes, merci. Et à nos luttes à venir, que vous m'avez donné la force de mener.

CAROLE SCHILS

NOTES

1 Si tu touches à une seule, toutes nous répondons [ndlr].

Je me souviens de ce trajet dans mon auto, 1 h de route, 4 femmes à bord… Partage de vécus, parfois glaçants… Glaçants parce que humiliations, soumissions, violences, intendance, enfants, impuissances et isolement. Elles ont la rage ces 4 gonzesses-là! Elles se parlent, se reconnaissent, elles partagent. Il y en a une qui est enceinte, de jumeaux, ça sera ses 4ème et 5ème enfants. Et elle dit: «Je ne les accepte pas!» «Je n'arrive pas m'attacher à eux» Glaçant…. Cette femme a quasiment mon âge, elle pue la précarité. Pendant que nous partons pour jouer le spectacle, son homme est à la chasse. C'est la première fois qu'elle allait à Liège.

Je l'adore vraiment! Ce qui est difficile à révéler? C'est un soupçon de jugement. C'est de voir à quelle vitesse, dans ma tête, le tableau de la femme-famille pauvre déambule. Merde, elle va bientôt avoir 5 gosses, qué bordel!

Comment va-t-elle faire? Elle est si seule, sans thunes,…. Depuis que je suis maman ces situations de mère-femmes me heurtent, me blessent. Je pourrais ne plus réussir à avoir une attitude professionnelle.

Comme cette jeune fille, dans un autre atelier. Elle venait avec son bébé, pour sortir de chez elle. Comment elle le portait, lui parlait…. Un désastre. Sophie n'était plus animatrice. Ça me prenait la tête, ça me prenait aux tripes. Je tentais de mettre de la distance. Pour ne pas être submergée. Les inégalités… c'est toujours aussi glaçant…

SOPHIE DAVIN



Non Madame, je ne suis pas à libérer. J'apprécie votre bienveillance, mais je ne prendrai pas position. Je suis isolée depuis trop longtemps.

Non Madame, ne me regardez pas comme ça s'il vous plaît. Je suis là juste pour le plaisir d'inventer des histoires.

Non Madame. Petite, je me mettais sur le muret qui nous séparait du voisin et je criais «Être ou ne pas être! ». J'aimais entendre ma voix couvrir les bruits des jardins. On souriait tout autour de moi. Et moi, je continuais de plus en plus fort.

Pardon Madame. Oui, j'aime le théâtre. Non Madame. Je ne suis pas malade. Je suis seule. J'ai aimé mais je suis seule. Non Madame, je ne travaille pas et je ne travaillerai plus jamais.

Oui Madame, je suis au CPAS. J'ai travaillé longtemps. je travaillais au Ministère des Finances. Et je suis tombée bas. D'abord doucement, presque discrètement. Un homme, oui un homme m'a broyée. Je ne l'ai pas vu venir.

Non Madame. Je n'ai pas de combats. Je suis seule. Je suis ici pour mon plaisir.

HAYAT N'CIRI

INES. Jeunes gens en formation, filles et garçons, ils cherchent et se cherchent, à travers un processus court de création collective. Au départ d'une injustice sociale, quel conflit porter à la scène? Pour quel questionnement? De là où ils sont, de leur jeunesse, ils proposent, s'emportent, s'enthousiasment, se coupent la parole. Elle est assise dans le cercle. Je l'appellerai Inès. Elle est assise dans le cercle comme au bord du gouffre. Elle a une vingtaine d'années, elle est d'origine sud-américaine. Elle a des difficultés avec la langue. Jeunes gens, filles et garçons ont oublié sa présence, leurs mots s'emballent, les corps sont impatients de quitter les chaises et de sauter dans l'aire de jeu. Je porte une attention particulière à Inès, m'assure qu'elle comprend ce qui se propose, l'invite à la parole. Elle me fait non de la main.

Jeunes gens, filles et garçons s'accordent sur un conflit, l'abus d'autorité commis par des policiers, lors d'un contrôle au faciès. Déjà ils jouent, démontent l'injustice, ridiculisent le pouvoir. Ils se font bouffons, rient à l'avance du dénouement qu'ils imaginent…





Inès prend soudain toute la place. Dans un cri, elle nous dit l'indicible et nous jette avec elle dans le gouffre. Dans un français dont nous ne comprenons pas tous les mots mais sur le sens duquel nous ne pouvons nous méprendre, elle jette au groupe

NON MADAME, JE NE SUIS PAS À LIBÉRER

l'insignifiance d'un contrôle policier en regard du viol répété, qu'enfant, elle a subi. Elle éclate en sanglots et sort, nous laissant pour quelques secondes qui semblent une éternité dans un état proche de la sidération. Je rejoins Inès avec l'envie de la prendre dans mes bras mais je me tiens dans mon cadre. Je fais ce que je peux, je la rassure avec des mots.

Mais elle regrette maintenant d'avoir parlé, craint le regard du groupe. Je tente de dédramatiser la situation sans nier le drame.

Deux jeunes filles nous rejoignent, enlacent Inès et pleurent avec elle. Je leur propose d'aller prendre l'air. Je les laisse et quand je regagne la salle de théâtre, je trouve une partie des jeunes gens furieux. Ils hurlent : ils ne sont pas là pour entendre ça, ils n'ont rien à voir avec cette histoire, ils ont été pris en otage, c'est indécent, j'aurais dû couper court à cette parole, maintenant, ils ne seront plus jamais tranquilles.

Le groupe a été bouleversé. La discussion qui s'en est suivie a porté sur l'imprévu. Dès le moment où le vécu est matériau de création, un imprévu est toujours susceptible de bouleverser. Que faire de ces débordements d'émotion? Comment dépasser sans nier? Comment mettre à distance et tirer d'un drame personnel une question universelle? L'après-midi, soutenue par les deux jeunes filles, Inès a regagné le groupe. Le lendemain, un garçon n'est pas revenu. La sororité a triomphé de la douleur, tandis que le garçon, me semble-t-il, a pris sur lui la culpabilité d'une masculinité qui lui fait honte.

La sororité a fait ce miracle de rendre Inès à elle-même. Et je me dis aujourd'hui que peut-être la sororité, c'est de ne pas abandonner la part sensible du masculin. Ensemble, il s'agit de dénoncer les situations d'abus et les systèmes d'oppression.

A partir du moment où nous nous revendiquons frères de lutte, je veux continuer de croire que les hommes peuvent aussi être nos sœurs de cœur.

PATOU MACAUX

JE VEUX CONTINUER DE CROIRE QUE LES HOMMES PEUVENT AUSSI ÊTRE NOS SŒURS DE CŒUR



AU CAS OÙ...

On m'a dit d'arriver à l'avance, 20 minutes à l'avance. Je suis là et j'attends. Je suis impatiente comme toujours avant une première fois. Un nouveau groupe, des hommes uniquement, c'est un peu excitant ! Finalement je peux entrer, on me donne un boîtier, au cas où.

– Au cas où ?
– Oui, au cas où vous auriez un problème.
– Un problème ? Quel genre de….
– Ils sont sept inscrits.

Sept, sept hommes… et moi…. sept et une… huit, huis clos, clos, fermé, enfermés à clé dans une pièce pour deux heures, deux heures d'atelier théâtre, en prison, avec une alarme, au cas où… au cas où ? Quel au cas où ? Ils ne vont quand même pas m'agresser ou me sauter dessus, où me déshabiller du regard ? Je suis tendue, je respire un grand coup. Le local est froid, au propre comme au figuré, pas vraiment l'idéal pour installer un climat de confiance.



Ils arrivent un par un, regardent par terre, je leur serre la main, je me présente, je souris, j'explique l'atelier. Je fais comme d'habitude, jeux, rires, détente. Ça marche !

Ils ont envie de parler, ils parlent, d'abord de leur mère, toujours, ils parlent de leurs enfants, de leur femme, du respect, de politique, de la justice, de leurs manques. Ils improvisent, ils s'amusent, je m'amuse, le temps file, et voilà c'est déjà fini. Je n'ai pas une seule fois pensé ni à l'alarme ni «au cas où».

En sortant, les surveillants boivent leur café, le cul sur une chaise, et font «de l'humour» : Alors, ils t'ont bien maté les fesses ? Je descends de mon petit nuage d'un seul coup. Je ne trouve pas les mots pour répondre à la réflexion sexiste d'un gardien en liberté de propager sa pensée…

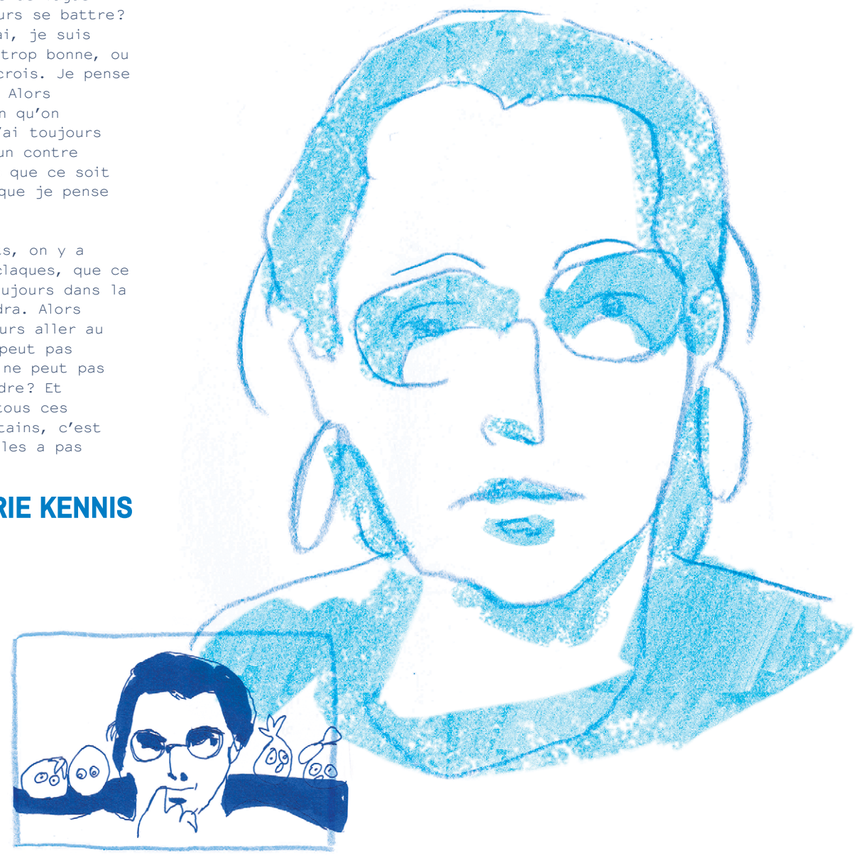
ANNE MYCINSKI

EST-CE QU'ON NE PEUT PAS S'ÉCOUTER SANS SE MÉPRENDRE ?

Comment dire ? Féminité, féminisme… tout ça c'est compliqué. En tout cas pour moi. Je sais pas ce que c'est exactement. Je suis pas en désaccord mais je suis pas en accord total. C'est pas que je veux pas faire de vague mais pourquoi faut toujours se battre ? Hein, pourquoi ? C'est vrai, je suis peut-être trop gentille, trop bonne, ou trop conne mais moi j'y crois. Je pense qu'on peut aller au-delà. Alors pourquoi j'ai l'impression qu'on n'essaye pas ? Pourquoi j'ai toujours l'impression que c'est l'un contre l'autre ? Moi, je voudrais que ce soit l'un avec l'autre. Parce que je pense que ça fonctionne.

Bien sûr, les mêmes droits, on y a droit. Bien sûr que les claques, que ce soit lui ou moi, c'est toujours dans la gueule qu'on se les prendra. Alors pourquoi ? Pourquoi toujours aller au combat ? Est-ce qu'on ne peut pas s'entendre ? Est-ce qu'on ne peut pas s'écouter sans se méprendre ? Et envoyer se faire foutre tous ces clichés même si pour certains, c'est clair que lui et moi, on les a pas volés. Eh puis merde !

VALÉRIE KENNIS



MOI : Bonjour Monsieur, où peut-on se brancher au compteur ?

LE RESPONSABLE DE LA SALLE, interloqué.



MOI : Ben oui, c'est vrai ça, il est où, je ne sais pas, je le cherche mais je ne le vois pas, pourtant il est bien là, allez, cherchez, vous ne le voyez pas ?

LE RESPONSABLE DE LA SALLE : Non, je ne vois que vous.



MOI : Ben justement c'est moi ! Le régisseur, c'est moi ! La régisseuse c'est moi. Ça vous étonne hein !

LE RESPONSABLE DE LA SALLE : Ah non... pas du tout..., mais on ne peut pas toucher au câblage !

MOI : Vous voulez me dire quoi entre les lignes ? Que je n'y connais rien à un tableau électrique ? Vous avez peur que je fasse tout sauter ? Regardez mes mains, elles sont plus fines que les vôtres, regardez ce fil, je peux l'attraper plus facilement que vous. Vous pensez que je suis analphabète des circuits électriques parce que je suis une femme ?

LE RESPONSABLE DE LA SALLE : Non ce n'est pas ce que je veux dire mais il faut s'y connaître et ne pas faire n'importe quoi !

MOI : Vous voulez que je vous montre comment je peux tout faire sauter en faisant pas n'importe quoi ? Regardez ce fil, si je le branche ici.... Vous avez peur ? Je le vois dans vos yeux.

C'EST VOUS L'ANALPHABÈTE alors... ta gueule !

ALBA IZZO

LA RÉGISSEUSE C'EST MOI.
ÇA VOUS ÉTONNE HEIN !

Lundi matin

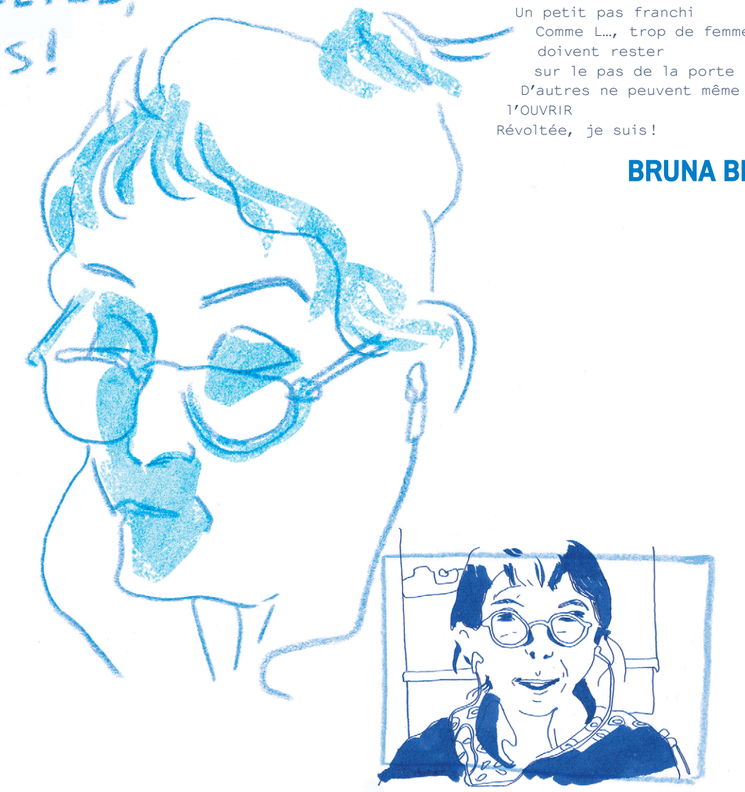
Atelier théâtre
Nouveau groupe
Des femmes, des hommes
Belges, étranger(e)s,
Belges d'origine étrangère.
L… est turque, 28 ans
En Belgique
depuis 5 ans.
Lire et écrire
Zéro

Parler
A peine 100 mots.
Sa vie ?
Elle s'arrête au seuil de son foyer
La famille, les enfants, les repas,
le ménage
Point.

J'oubliais !
Elle conduit sa fille
et son fils à l'école
Le travail, lui
Les démarches administratives, lui
Les courses, lui
Le thé chez un ami restaurateur, lui
Mais aujourd'hui, elle est là
Émue, je suis
Lire et écrire
Parler
Un petit pas franchi
Comme L…, trop de femmes
doivent rester
sur le pas de la porte
D'autres ne peuvent même pas
l'OUVRIR
Révoltée, je suis !

BRUNA BETTIOL

RÉVOLTÉE, JE SUIS !



Chère Madame Zoleil,
«Sois douce». Je ne suis pas payée pour être douce, je réponds!
Ni dure ni douce, parfois féminine parfois masculine, tout dépend de l'énergie qu'on me demande et quelles qualités je mets en branle (hé hé) pour aboutir. Ils m'ont appelée Frédérique. Mon père voulait que je sois ingénieure, Il m'a dit : «Toi, tu es trop indépendante pour avoir des enfants.»

Je suis devenue metteure en scène.

Je n'ai pourtant jamais eu l'impression de faire un métier d'homme. Parfois d'utiliser des qualités soi-disant plus souvent attribuées aux hommes : diriger, organiser, mettre en scène, trouver de l'argent, aller vite.

Et puis, il y a des qualités soi-disant plus féminines : écoute, conciliation, prendre sur mes genoux, embrasser, créer un espace sécurisé. Faire faire aux petites filles violées des tas de choses qui vont les rendre plus fortes.

Respecter, rendre digne, donner la parole et ne pas la prendre. Mettre en valeur, encourager, renforcer et les hommes et les femmes.

Mon père doit être content. Si je ne suis pas devenue ingénieure, il me dit quand même que je suis une cheffe d'entreprise et ça le rassure. Chère Madame Zoleil, est-ce que je dois continuer à me confesser pour avoir l'air plus féminine? Signé : une ingénieure ratée

Chère ingénieure ratée,
N'ayez crainte, c'est quand même vous qui avez élevé vos enfants, vous qui assumez depuis des années les multiples tâches. Vous qui devez être gentille et forte et douce et dure. Ne répondez pas aux vilains et courez avec les loups!

FRÉDÉRIQUE LECOMTE



Prendre sa place
Oser défier l'injustice, l'autorité, le paternalisme, le machisme déguisé.
Vouloir ouvrir la bouche mais aucun son ne sort. Muselée.
Tenter d'exister malgré cette sensation de se battre contre le vent.
Prendre sa plume et jeter les mots et les maux sur du papier glacé par la peur.
Endurer en silence.
Puis respirer du courage et de l'air.
Ouvrir la bouche. Ne plus vouloir se taire.
Résister. Prendre confiance. Découvrir que l'on n'est pas seule, que l'on est des milliers.
Ouvrir la bouche. Ne plus pouvoir se taire.
Se noyer dans les larmes et la colère.
Déborder, exploser, se débattre, lutter.
Tourner les pages vieillies du passé.
Les déchirer.
Ouvrir la bouche et crier.
Crier sa douleur et sa rage.
Crier l'oppression et la violence invisible.
Crier pour se faire entendre.
Ouvrir la bouche et ne plus jamais la fermer.

LAURA BEJARANO MEDINA



Au début de cette aventure, je ne devais participer qu'à l'écriture. Je venais d'atterrir auprès de Grazi, ma marraine la fée qui m'a tendu la main, le cœur et l'oreille alors que j'étais au plus bas. Je venais à peine de sortir de cet enfer conjugal, de mon cancer et de la rue (ben oui tant qu'à faire, autant faire tout en une fois ^^). Elle m'avait parlé de la troupe, mais étant dans l'optique de donner toute l'énergie qu'il me restait pour survivre et remonter à la surface, je n'avais pas rebondi sur la proposition. Sans compter que ces épreuves m'avaient dégoûtée du contact humain... je me limitais à un cercle très restreint, certainement la peur de souffrir à nouveau.

Au fur et à mesure de nos rencontres, elle finit par percevoir la fibre artistique qui résonne en moi mais que je n'ai jamais laissé exprimer, l'esprit martelé par des fausses croyances depuis l'enfance du style : « L'art, cela ne nourrit pas son homme ». Elle me propose à nouveau d'y participer, que mon vécu peut en aider d'autres, même si ce n'était que par écrit, cela serait dommage de taire ce que j'ai à dire.

Sur le chemin du retour, tout au long de la marche, ses derniers mots ont tourné en boucle dans ma tête... Ce serait dommage de taire ce que j'ai à dire... Pourquoi je me tairais une fois de plus ? Pour garder cela en moi, protéger une pourriture sans nom, peur de déshonorer mon père... Continuer à porter le poids d'un fardeau dont je ne suis pas responsable ? Continuer à me cacher dans ma honte ? Non ! C'est en ayant dévoilé la vérité que je suis encore là aujourd'hui, plus jamais je ne tairai ma liberté de m'exprimer et si cela peut en aider d'autres comme on a pu le faire pour moi, j'y vais.

Lors de ma rencontre avec la troupe, j'étais très intimidée. On s'est présentées l'une et l'autre, on a un peu fait le tour des parcours et dès ce moment, j'ai ressenti que je n'étais plus seule... on savait toutes ce que c'est de vivre cela, cela laisse des traces, des marques indélébiles qui sont généralement décrédibilisées par les « autres », ceux qui ne comprennent pas et jugent ce vécu, notre vécu. Au fur et à mesure des échanges, une complicité se crée, une relation authentique me mettant de plus en plus en confiance. Les moments d'écriture étaient une délivrance, je couchais sur le papier toute cette douleur, c'était comme si je vomissais ce passé. Vous savez, un peu comme ce moment de délivrance après une grosse, grosse guindaille...

Ce n'est pas agréable sur le moment mais qu'est-ce que ça soulage par après, on se sent plus léger ^^. Je me suis même surprise à sortir des choses que j'avais complètement enfouies en moi, ma propre mère n'en sait pas autant que ce que Laura a pu lire dans mes écrits. J'avais peur en écrivant, non du jugement mais de la douleur que cela pourrait infliger à celui qui le lirait ou l'entendrait... Comme la scène du déclic. Je n'ai parlé à personne de ma tentative de suicide dans le détail.

Le temps de l'écriture terminé, il est temps de passer aux répétitions. Pour moi, l'aventure devait se terminer là mais les filles de la troupe m'ont proposé de participer. Au début je n'osais pas mais elles ont réussi à me donner un peu de confiance en moi pour que je me lance.

Lors des premières répétitions, mon ventre n'était qu'un sac de nœuds tellement j'avais peur d'avoir le regard sur moi, de prendre la parole devant toutes, d'occuper l'espace.... Mais leur bienveillance, leurs conseils, leur écoute, tout cela (et bien d'autres choses encore) m'ont permis d'acquérir de plus en plus confiance en moi, elles m'ont transmis leur force et m'ont démontré que j'étais capable de faire quelque chose, que je pouvais et que je devais prendre ma place, être présente... aussi bien sur scène que dans la vie, telle que je suis. Elles m'ont tellement appris, elles croyaient plus en moi que moi-même. J'ai grandi et je me suis retrouvée au fur et à mesure des répétitions.

La première scène, comment dire, j'ai eu l'effet chasse d'eau... me retrouver devant tant d'yeux, tant d'oreilles...

J'étais vidée... Puis, j'ai senti la présence des filles à mes côtés, nous étions toutes là pour notre combat, naturellement, je me suis lancée et je me suis surprise à être à l'aise au final à prendre cette parole. À la fin de cette première représentation, les larmes ont coulé d'elles-mêmes. Je saluais le public sans pouvoir retenir ces larmes. Les filles sont directement venues vers moi, elles m'ont demandé si j'allais bien. Je leur ai répondu que oui, étrangement je pleure car c'est sorti, ça y est ! Moi qui avais tant de honte d'avoir vécu cela, j'étais encore vivante, devant des étrangers qui applaudissent ce vécu et sont reconnaissants de ce partage, de cette force... Quel chamboulement... rien que d'en reparler, les larmes coulent encore. Je me suis retrouvée, moi Wendy. Les pièces de mon puzzle éclaté reprenaient forme, où chaque pièce s'emboîte sans qu'aucune d'entre elles ne coince, sans forcer, cela s'emboîte.

Le moment le plus difficile est lorsque ma mère et mon père sont venus me voir sur scène. J'avais préservé ma mère de certains faits et mon père était en colère contre moi d'avoir subi cela... comme il disait : « comment tu as pu te laisser faire à ce point, toi qui avais un caractère si fort ». Il n'arrivait pas à concevoir que le plaisir de mon ex était justement de briser ce caractère pour que je lui sois parfaitement soumise, une ombre de moi-même. Autant vous dire que la pression était d'autant plus forte. Je me suis efforcée de mettre cet enjeu de côté, de rester focus sur ma volonté de partager ce message, qu'il impacte le public afin d'éveiller les consciences et éviter que d'autres femmes subissent ce que j'ai traversé. A la fin de la représentation, mes parents sont venus vers moi. Ma mère est venue près de moi et m'a prise dans ses bras, mon père nous a rejointes les yeux rougis et m'a dit : « je suis fier de toi ma fille ». Nous avons pleuré tous ensemble pendant un temps, comme si nous prenions ce moment pour en faire le deuil. Ce soir-là, un poids sur la famille s'est levé.

On ne s'imagine pas l'impact que ce genre d'aventure peut avoir, mais croyez-moi, cette écriture, monter sur scène, la bienveillance et les délires avec les filles de la troupe, cet engagement, le retour du public... cela a changé ma vie. Je n'ai plus peur d'être moi, d'exister, de prendre de la place, de prendre plaisir à occuper cet espace, d'avoir droit à agir pour que les choses bougent... Je suis libérée, présente, vivante et ne m'effacerai plus. Je ne regrette en rien d'avoir affronté mes peurs, ces fausses croyances dans lesquelles je m'emprisonnais. Je ne les remercierai jamais assez, j'ai un profond respect pour chacune de ces guerrières et je suis honorée d'être parmi elles sur scène.

TÉMOIGNAGE D'UNE CHANCEUSE
WENDY

EMMANUELLE MÉLAN,
CRIMINOLOGUE,
UCLOUVAIN

CRÉ-ACTION

MAUX BLEUS
QUAND LES MOTS FRAPPENT ET DÉLIENT NOS PROPRES CERTITUDES

«Tous les jours, dans le monde, quatre-vingt-deux femmes meurent, tuées par leur partenaire ou ex-partenaire.

‹ Les Chanceuses › ont choisi d'enfiler leur armure de papier et de replonger au cœur de l'enfer de cet amour travesti. Porteuses de paroles et guerrières survivantes, elles témoignent pour toutes celles qui ne pourront plus le faire et nous racontent les maux bleus : l'emprise, les violences, le silence, la fuite et la renaissance».

Texte introductif tiré de «Elles sont magnifiques ! »
recueil dans lequel on peut retrouver «Maux Bleus»,
Editions du Cerisier, novembre 2019.



« Maux Bleus » est la dernière création collective des « Chanceuses », comédiennes de Solidarité Femmes, et du Théâtre des Rues. Elle a été présentée pour la première fois en novembre 2019, année des 40 ans de l'association louviéroise qui accompagne les femmes victimes de violences conjugales dans leur protection et leur reconstruction.

La collaboration n'est pas neuve et remonte déjà aux années 1980 dans une volonté de faire porter dans l'espace public la parole des femmes par les militantes, se doublant ainsi, par les missions et combats de l'association, d'un caractère politique engagé, lequel ne connaîtra aucun tarissement jusqu'à ce jour. Ce qui est neuf, par contre, c'est de faire le pari fou et exigeant de créations théâtrales collectives impliquant désormais des femmes (ex-)hébergées au refuge et des femmes transitant par les autres services d'accompagnement de l'association. 2012 sera ainsi la première année d'écriture collective sur « Elle et lui », saynète présentée dans le cadre de la journée internationale [des droits] des femmes, le 8 mars 2013.

Qui mieux qu'elles finalement détient cette singulière intimité qui, dans un long processus de transformation vers le dehors, peut devenir témoignage pour l'humanité. Du moins pour un public mixte recouvrant générations, genres et trajectoires. Parmi lequel des femmes qui, soutenantes ou simples curieuses, viendraient au théâtre découvrir une histoire. Et y rencontrer plus que certainement des (parfois très) petits bouts de la leur…

Comment rendre compte ici de « Maux Bleus » en considérant une approche spécifique de l'expérience sensorielle et émotionnelle du théâtre par les participantEs ?

En fermant les yeux de mes représentations de béotienne, des espaces et dynamiques communs au théâtre et à la vie des femmes victimes de violences conjugales sont pourtant très vite apparus pour dessiner la trame qui suit.

LES COULISSES. L'INTIMITÉ.

WENDY : ***« L'art, ça ne nourrit pas son homme ».***

Qui travaille en violence conjugale le sait : à chaque fois qu'une femme subit un acte d'agression par son partenaire, elle va le capitaliser car tout ce qu'elle essaie de faire pour s'opposer à la violence est mis en échec par ce dernier dont le but, inavoué ou non, est de la contraindre et d'installer sur elle une emprise telle qu'elle ne puisse le quitter. Progressivement, elle va réagir de moins en moins car les mises en échec successives vont lui renvoyer un sentiment d'impuissance, intégrant qu'elle ne peut pas changer la situation. En cela, on parlera d'incapacité apprise, occultant complètement les habilités et capacités d'agir de la victime. Au-delà de ce sentiment d'impuissance, c'est toute l'image que la femme a d'elle-même qui va en être affectée, perte de confiance et anéantissement de l'estime de soi en conséquences directes.

FROSI : ***« Voilà ! De nouveau tête en l'air. J'ai oublié ma farde au Quartier Théâtre. Ma farde qui me sert à répéter mes textes. J'ai dû répéter mon texte, par cœur, à la maison. Pour une fois c'était positif ».***

Imaginons donc ce que peut se dire une victime de violences conjugales dans son quotidien. Seule avec ses émotions, dans cet espace encore préservé des regards extérieurs, elle vit quelque chose et elle ressent. Des contraintes extérieures pèsent sur elle, lui disent d'agir.

Il y aura bientôt 8 ans que j'ai fait la découverte de Solidarité femmes. J'ai intégré les ateliers d'écritures et participé aux représentations théâtrales. Au début, ce n'était pas évident de raconter mon histoire, j'avais le sentiment d'être jugée, victimisée… Au fil du temps, nos représentations ont réussi à toucher les gens, ils comprenaient ! Les retours des spectateurs étaient si valorisants que ça me booste le moral, mon but principal est de montrer au public que nous pouvons nous en sortir !

JULIE





« Place-toi là ! »
« Parle plus fort ! »
« Recommence ! »

Toute sa vie, on lui a dit de se placer à un endroit. À son endroit à lui. Il lui disait de se placer là où il voulait qu'elle se place. Elle s'est tue. Personne ne peut comprendre. Elle entend les battements de son cœur. Ils étouffent les cris et les reproches. Les pleurs de ses enfants. Parler pour dire quoi ? Personne ne la croira. Elle est peut-être folle, elle ne sait plus qui elle est. Est-ce qu'elle existe ? Tout est noir ici dans cet espace. Personne ne la voit. Elle entend juste les battements de son cœur.
On entend cette fois une voix différente :

LAURA : ***« Est-ce que ça va ? »***
« Est-ce que tu veux qu'on arrête ?
« On peut faire une pause si vous voulez »

Cette voix, ne serait-ce pas celle de la metteuse en scène ? Ou plus exactement de la comédienne-animatrice qui aura cheminé à côté des femmes à travers toutes les étapes de création jusqu'au travail d'interprétation et de mise en scène. Compagne de voyage au cœur du sensible et des émotions des comédiennes animées, chacune et dans cet ensemble qu'elle rejoint, de l'impérieux besoin de faire sortir cette parole du silence (Laura).

« Vas-y, parle ! »
« Commence, c'est à toi ! »
« Avance ! »

Tagadam tagadam tagadam. Le cœur s'emballe juste derrière le rideau.

TINA : ***« Le 21 novembre 2019, lors de la représentation pour les 40 ans de L'ASBL : le stress, l'anxiété, le trac étaient présents, la salle était au complet, l'inspecteur de l'éducation permanente était présent, nous devions donner le meilleur de nous : lorsque la chanson de Graziella passait, en l'écoutant derrière, dans la pénombre (les coulisses), nous avions formé un cercle, serrées les unes contre les autres, la cohésion est présente, on se comprend en silence, mains dans les mains, unies, solidaires, fortes, soulagées… le spectacle se terminait, le ‹ je › devenait ‹ nous › !!!!! »***

Une femme avance, elle commence et elle parle.

LA SCÈNE.
LE DÉVOILEMENT.

La visibilité publique inhérente à l'occupation de la scène de théâtre peut être ici considérée comme une violence symbolique (exposition et mise à nu) forçant les comédiennes à se réapproprier l'espace public, par une force mentale (la résistance au stress, l'apprentissage du texte, le dépassement d'une timidité renforcée par la perte d'estime de soi,…) mais également physique (la performance artistique, l'ancrage physique sur la scène, la mobilisation d'un corps longtemps désinvesti,…). Placées comme actrices dans leur rapport aux autres (« Je suis moi face à vous »), elles puisent dans leurs capacités très souvent largement insoupçonnées.

SARA : ***« Après chaque représentation, nous avons une sensation étrange de satisfaction, de valorisation, de fierté déjà d'avoir fait***

passer un message mais surtout d'avoir surmonté cet obstacle d'exposition publique qui n'est jamais facile. Nous sourions, nous rigolons voire nous pleurons, nos émotions se mélangent.»

Bien que les comédiennes ne soient pas nécessairement conscientes de ces processus d'apprentissage émancipatoires, ce qu'il importe de voir, c'est le changement opéré chez ces femmes qui, au sortir des ateliers, portent un autre regard sur elles-mêmes.

LE BORD DE SCÈNE. LA PRISE EN CHARGE.

Depuis sa création en 1979, Solidarité Femmes réfléchit aux divers modèles d'intervention qui permettent, par leurs adéquation et pertinence, d'accompagner au mieux les femmes victimes de violences conjugales qui transitent par ses services. C'est en prolongement de cette constante réflexion sur leurs pratiques d'intervention que la présentation de « Maux Bleus » vient ici prendre place au départ d'une question : que peut le théâtre action dans la reconstruction des femmes ?

MICHÈLE : ***« L'écriture des maux bleus a été très dure pour moi. Beaucoup de ressentis et d'émotions sont remontés à la surface. Difficile de dormir après nos rencontres au 43. Mais d'un autre côté, c'était l'occasion de se surpasser et de vaincre ses émotions. Il fallait que je me libère d'un poids trop longtemps enfoui en moi. Grâce à notre équipe de Wonderwomen, nous avons réussi. Beaucoup de pleurs lors de nos répètes. Mais quel bien fou de pouvoir sortir tout ce que je ressentais. Et finalement après avoir joué la pièce, j'étais très fière de ce que nous avions réussi à faire. Je me suis sentie libérée. J'ai pu enfin tourner la page. Libéréééééée, délivréééééée»***

Par ailleurs, chaque prise de parole publique engagée fait avancer d'un pas. J'en suis intimement convaincue.

SARA : ***« Quand nous jouons, je me sens fière de porter à voix haute ce qui était souvent dissimulé jusque-là. Nous nous transformons en porte-paroles, en défenseurs de la personne à l'origine de cette phrase. En définitive par ce biais, nous militons, nous luttons.»***

Le nombre de pas parcourus par les femmes avant de monter sur scène et après crée, au-delà du mouvement, un bruit, un grondement puissant qui vient perturber la quiétude d'une image : celle des chaussures figées au sol. Ces dernières sont depuis quelques années devenues symbole pour dénoncer les féminicides. Elles ont une couleur, rouge. Elles auraient pu être bleues.

Bien entendu ces pas peuvent être nombreux et un jour rompus à la fatigue, au découragement, à l'évanouissement. De soi.

C'est la raison pour laquelle il est important pour les victimes d'avoir un cadre d'accompagnement et de soutien qui lui-même ne peut exister que par une reconnaissance politique. Du politique : là est le rôle de l'éducation permanente, de la culture et de l'action sociale qui ont l'urgence à leur tour, et aujourd'hui plus que jamais, de libérer tous leurs mots, tous leurs maux pour résister aux orientations libérales qui les désinvestissent un peu plus chaque jour.

(...) il faut ouvrir une brèche en nous et faire passer nos émotions face à des paroles marquantes ou des situations personnellement vécues (...) En effet, lors de nos représentations, il nous arrive souvent lors de scènes de pleurer en coulisse car l'émotion pour certaines est encore plus accentuée par le contexte scénique.

SARA



Fidéliser les participantes, rappeler les dates et heures des répétitions, ou autre ! sur Messenger : groupe des chanceuses. Cela nous permet de garder des liens en dehors de nos rencontres (…).

Les participantes sont plus que des cracs*, elles sont autonomes, ce sont des guerrières, des croqueuses de pommes qui doivent se battre tous les jours pour s'organiser, surtout pour les répétitions qui se font le soir car certaines travaillent ou sont en formation !

TINA

* Citoyennes Responsables Actrices Critiques Solidaires



LE PUBLIC. LA SORORITÉ.

Si à la question de départ — que peut le théâtre action dans la reconstruction des femmes ? – l'expérience de « Maux Bleus » vient nous donner quelques réponses, l'expérience rédactionnelle de cette contribution au second numéro d'impACT ne peut se terminer sans poser une autre question : que peut une femme extérieure au processus de création théâtrale dans la reconstruction des (autres) femmes ?

Écrire libère. Je n'en ai jamais vraiment douté. Les Chanceuses me l'ont prouvé (était-ce encore nécessaire ?). Au travers de l'expérience du sensible et de l'intime, exprimer sa solitude et ses doutes, ses apprentissages et ses espoirs.

Prendre conscience.

Dix-huit années durant j'ai consacré la plupart de mon temps à une meilleure compréhension de la situation des femmes victimes de violences conjugales, à leur trajectoire pour sortir de l'enfer, aux pratiques d'intervention visant à leur apprendre à s'émanciper. J'ai même eu le privilège d'être « chercheure interne » chez Solidarité Femmes durant six ans. J'ai lu des récits, rencontré des victimes, recueilli des témoignages. Je n'ai jamais remis leur parole en question. L'indicible de leur quotidien me portait toujours plus loin dans mon combat, vindicative envers l'oppresseur, je me le représentais toujours avec les traits de l'inhumanité. Mais dans un même temps, j'apprenais à me faire violence et à comprendre, jusqu'à l'accepter, qu'elles puissent parfois encore l'aimer.

Encore l'aimer.

Quand on naît fille, on nous apprend à aimer et à donner. A faire passer nos désirs après ceux des autres. Et s'il est un monde où l'on s'entêtera à (faire) croire que tout va bien, c'est celui du cœur et du couple.

En tout cas, s'il est un monde dans lequel on vit, c'est prioritairement dans celui de l'autre, de son regard, de ses attentes.

J'ai moi aussi, au fil des années de marche avec toutes ces femmes rencontrées, appris sans trop en être consciente à m'accepter comme impuissante et possiblement dominée par mes croyances, mes rêves et mes espoirs et bien au-delà par un système qui préfère le silence au bruit des pas.

Je me suis évidemment (et c'est toujours une torture) demandé comment mettre les femmes au travail autour de la notion d'émancipation quand on est soi-même dans l'ambiguïté et la difficulté de se considérer et de s'accepter comme dominée ou… aussi comme dominante. Imposer un travail sur les souvenirs douloureux, une démarche d'écriture, en attendant des comédiennes qu'elles me témoignent de leur expérience, en prenant le risque de trahir leur intime, de passer à côté d'elles.

Je découvrirai dans son témoignage que Laura — que je nomme certainement trop simplement leur « metteuse en scène » — partage cette forme d'inquiétude.

LAURA : ***« En tant que comédienne-animatrice, le plus important pour moi était de parvenir à extraire l'essence même de ce que ces femmes avaient vécu. Le processus de création les a donc amenées à revivre d'une autre manière les violences qu'elles avaient subies. De mon expérience,***

le plus difficile était d'accepter la position de celle qui les encourageait à se replonger dans des souvenirs et des états émotionnels que je savais extrêmement éprouvants. Bien sûr elles m'avaient accordé leur confiance et leur consentement, et pourtant, malgré toute la bienveillance de nos échanges, une partie de moi s'est parfois sentie bourreau. Un bourreau empathique et solidaire ».

Virginie Despentes quand elle écrit « King Kong théorie », commence ainsi : « J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf »[1].

Et moi de compléter par « les moyennes meufs et les top biches, les belles, les abîmées, les banales ou les spéciales, les amoureuses, celles qui ne le seront plus jamais, les mères, les ‹ no kid ›, celles qui me font pleurer, celles qui ont le don de m'énerver, les tristes et les joyeuses, celles qui essaient et qui échouent, celles qui y arrivent, celles qui s'oublient, celles qui reviennent. Les vilaines ou les super sympas. J'écris de chez les femmes, de chez mes sœurs, celles chez qui je retrouve toujours quelque chose qui me touche car ça vient me parler, me titiller et parfois m'embêter, ce petit bout de soi, cet infime ».

Moi, en tout cas, j'écris de chez les femmes. Toutes les femmes.

LAURA : ***« Dans un silence que seuls les regards peuvent combler, nous nous comprenons. Et même si je feins d'avoir de la consistance en éteignant la musique et en détournant mon regard vers l'ordinateur, je ne parviens pas à retenir la larme qui coule discrètement sur mon visage. Je me demande si elles l'ont vue, cette larme, et si elles se rendent compte du pouvoir de leurs histoires quand elles prennent vie sur scène.***

À ce moment précis, face à ces guerrières survivantes, je ne suis plus animatrice de théâtre action. Je suis femme, sœur, fille, amie, alliée, confidente, spectatrice de la puissance de leur témoignage. »

À vous, les Chanceuses, guerrières magnifiques, je vous dis merci de m'avoir écoutée ce mardi d'octobre, prenant de votre temps de répétition. Merci de m'avoir fait confiance. Je me sentais toute petite ce soir-là, assise sur ma chaise. A la réception du premier témoignage que vous m'avez fait parvenir, j'écrivais à Tina : « Waouw, c'est un boomerang d'émotions qui me revient, là ! ». Chacune de vos paroles ensuite a eu la même puissance. Vous ne l'avez pas volé ce terme de « guerrière », moi j'emprunte, si vous me le permettez, le vôtre car je suis chanceuse.

Pouvoir écrire de chez les femmes comme je le fais aujourd'hui, c'est peut-être indissociable de ce que ma propre intimité me raconte, mais c'est aussi grâce à une autre histoire, celle de rencontres.

D'abord avec celle par qui vint la suite, Josiane Coruzzi, en 2003 et plus encore à partir de discussions sur un canapé rouge, au 2285 rue de Bordeaux à Montréal en octobre 2006. Depuis, quel que soit l'endroit, les discussions ont été nombreuses, belles, parfois mouvementées, toujours sincères, jamais manquées, certaines jusqu'à pas d'heure…

L'une me menant très rapidement à l'autre, j'ai fait la connaissance d'Ignazia Abis. Tina, c'est trente-sept ans de quotidien avec les femmes, de gestes, de paroles, d'anecdotes. J'avais six ans l'âge de son môme quand elle a commencé à travailler au refuge. Nos chemins se croiseront vingt ans plus tard. Jamais pour le pire (allez, si parfois un peu pour ma carte de congés les six années durant lesquelles on a été collègues, je ris à m'en souvenir).

C'est, enfin et beaucoup plus récemment, avec Laura Bejarano Medina. On a marché ensemble d'un pas rythmé par les chants de lutte, un dimanche « Mirabal », le 25 novembre 2018 à Bruxelles. Elle m'a été présentée par Sara et je pense l'avoir un peu snobée. J'espère qu'elle ne s'en rappelle pas. Laura, c'est la magnifique découverte d'une sensibilité rare et d'un immense respect pour les autres.

A chacune, je vous dis merci pour qui vous êtes et ce que vous faites.

EMMANUELLE MÉLAN

Le texte « Maux Bleus » reflète tellement le vécu des victimes. Le passage à la police quand la femme n'est pas écoutée, elle est rendue responsable, culpabilisée. C'est du vécu (…). En répétant [la scène du] refuge, je trouve que l'on ressent bien le désarroi de la femme perdue tellement l'esprit est pris dans un tourbillon des sentiments, des émotions et l'incompréhension de la situation vécue.

Je ne suis pas allée au Refuge, mais à travers Tina, Mireille et Graziella, il m'apparaît comme un endroit où la bienveillance est reine et le soutien est réconfortant. Ce sont des femmes tellement dévouées à cette cause, elles ont les paroles qui réconfortent et qui vous font repartir vers l'avenir (…). J'espère y arriver, mais c'est déjà un sentiment agréable de participer à cette aventure.

CHRISTINE



NOTES

1 DESPENTES Virginie, *King kong théorie*, Kiepenheuer & Witsch, 2018, pp. 9–10.

Le jour «J» : on a été chez le coiffeur, nous sommes dans les loges, certaines se maquillent, d'autre se refont une retouche au maquillage, à leur coiffure !!!! Nous voulons être belles !!!!

TINA



Quels spectacles répondent au test de Bechdel ?

Le test de Bechdel doit son nom à la dessinatrice Alison Bechdel qui, en 1985, illustre un dialogue mettant en exergue les discriminations faites aux femmes dans les films. Une des protagoniste de la BD évoque les critères qui devraient être pris en compte pour sélectionner une œuvre non centrée uniquement sur les figures masculines (appelée aussi le syndrome de la Schtroumpfette). On peut adapter ce test aux créations théâtrales :

– LA CRÉATION MET-ELLE EN VALEUR AU MOINS DEUX PERSONNAGES FÉMININS NOMMÉS (NOM/PRÉNOM) ?

– CES DEUX FEMMES PARLENT-ELLES ENSEMBLE ?

– PARLENT-ELLES DE QUELQUE CHOSE QUI N'AIT AUCUN RAPPORT AVEC UN HOMME ?

Initialement, ce questionnement a pu émerger avec Virginia Woolf qui, dans Une chambre à soi (1929), explique qu'elle peine à trouver des livres qui mettent en valeur les femmes, et leur amitié notamment, sans leur attribuer une passion pour la domesticité.

Remerciements :
Le Centre du Théâtre Action remercie chaleureusement chacune des personnes qui a contribué à ce # 2 d'impACT pour son implication positive et enthousiaste, ainsi que le Conseil d'Administration du Centre du Théâtre Action pour son indéfectible soutien.

Colophon

Comité de rédaction :
Chloé Branders
Catherine Chaverri
Daniela Guarneri
Patrick Lerch

Rédaction :
Laura Beuker
Rachel Brahy
Emmanuelle Mélan
Claire Vienne
Et
Laura Bejarano Medina
Bruna Bettiol
Sophie Davin
Alba Izzo
Valérie Kennis
Frédérique Lecomte
Patou Macaux
Anne Mycinski
Hayat N'Ciri
Carole Schils

Mise en page et graphisme :
Léa Beaubois

Typographies utilisées :
NotCourier, OSP (Ludivine Loiseau), Archivo Narrow, Omnibus-Type

Illustrations :
Clémence Garnier (couverture)
Adlynn Fischer (31–41)

Photographies :
Emmanuelle Mélan, pour le Théâtre des Rues, «Maux Bleus» (pages 5, 23, 28, 45, 47, 51, 52, 55, 56)
Dan Kaminski (pages 9, 19)

Relecture :
Catherine Chaverri
Paul Ernst

Équipe du Centre du Théâtre Action :
Chloé Branders, chargée de projet impACT
Catherine Chaverri, chargée de projets
Thibault Dubois, directeur technique
Daniela Guarneri, administration & finances
Patrick Lerch, directeur
Romina Selim, assistante de production

Éditeur responsable :
Patrick Lerch, Centre du Théâtre Action, Quartier Théâtre, 27 rue André Renard, 7110 Houdeng-Goegnies
www.theatre-action.be

Imprimé en avril 2021 par European Graphics à Strépy-Bracquegnies (Belgique).
Tous droits réservés.
Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur.
Publication gratuite.

Dépôt légal D/2021/14986/01
Avril 2021
© Centre du Théâtre Action asbl, 2021

Impact

Les cahiers du Centre du Théâtre Action

[…]
À ce moment précis,
face à ces guerrières
survivantes, je ne
suis plus animatrice
de théâtre action.
Je suis femme, sœur,
fille, amie, alliée,
confidente, spectatrice
de la puissance
de leur témoignage.
[…]

Centre du Théâtre Action
Quartier Théâtre
27, rue André Renard
7110 Houdeng-Goegnies

Avec le soutien du Service des Arts de la Scène
de la Fédération Wallonie Bruxelles